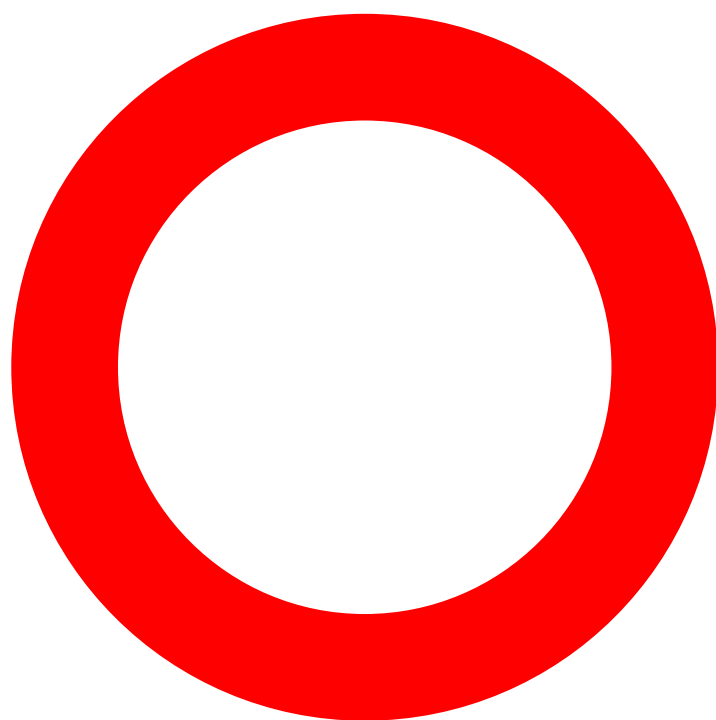


**GEORGES DUQUIN**



**LIVRE DEUXIEME**

*O disciples,  
n'ayez pas les pensées qu'a le profane :  
le monde est ou n'est pas éternel,  
il est ou il n'est pas infini.  
Si vous pensez, dites :  
ceci est la douleur,  
ceci est le remède à la douleur.*

**Le Bouddha**

**Samyutta Nikâya V, 448**

*Le Tathâgata enseigne la Vérité qui se trouve au milieu.*

**Le Bouddha**

**Samyutta Nikaya II, 17**

Année après année divisés  
nous nous sommes réunis  
Fanal des larmes  
le mur de la séparation  
mémoire honteuse  
provisoirement  
éternellement  
langue la mère de tout peuple  
et la brume sur la lande des villes  
reconstruites  
et l'inguérissable remords  
et l'inconsolable chimère :  
  l'impossibilité  
tout cela s'étant produit  
longs couteaux, héros morts dans les déserts,  
mer blanche, songes, et crimes...  
  
Et l'année pour rien !

Dix mille ans : vide et diminution.  
Et chaque jour l'étude de la douleur  
et chaque jour la pratique de la Voie.  
Ni l'une n'a augmenté ni l'autre n'a diminué  
puisque ne varie la quantité de chagrin  
dans le monde

Et revenant de la comédie  
aux mille masques  
par temps froid par temps de brume  
novembre à l'image de l'existence  
visage levé vers le ciel, courage, amour inaltéré  
quel sens le bien  
dans la nécessité de l'ignorance ?  
quel sens pour celui qui garde la foi  
dans la forêt des fausses prophéties ?

L'impossibilité.

Reconnaître, connaître, naître

Par la défaite devant le monde

Vaincre le corps qui est le vaisseau

des Six Souverains

Laisser la souffrance envahir l'être

l'acquitteuse des dettes, et par elle s'ouvrir

le non-avoir, le non-agir, le non-être.

Et sans la félicité

puisque pèse encore ce destin d'homme  
le lié-au-monde  
l'Acceptant de l'ordre des choses  
l'homme sans richesse  
l'homme sans contentement d'esprit et sans bienfait  
qui garde l'être-tel-qu'il-est  
Il clame dans le silence des cieux,  
dans la nécessité  
dans le non-affranchissement de la douleur  
l'amour qui ne fut dit  
que lui, le non-saint, dit :  
« Amour du Bouddha Lui-le-Voyant »  
Avec le cœur chaotique  
imprégné de souffrance  
Abyse l'existence en tant que  
nuit  
et s'offrant ainsi sans armes ni cuirasse  
il se donne à la mort où il est entré par la naissance  
lui le lieu du trépas  
sans effort ni pour vivre ni pour mourir  
prieant « ô Seigneur fais-moi partir »  
mais ne faisant rien pour le départ.

\*

Lieu du trépas où la mort n'a pas de prise.

L'extrême vulnérable est l'invulnérable  
L'invengé de la douleur prépare sa liberté

Misère de la vie.

Lointain est le pur lieu, roi,  
où tu songeais seul.

La Ville, tu es dans la Ville.

L'art des hommes, l'illusion, l'austère  
méditation du fleuve sans rive.

Étage par étage elle descend

dans la maison sans murs

Elle crie dans l'indifférence des locataires

Un homme ramasse

l'indice faux

« Et moi, qui suis-je,

chez qui tonne le monde ?

Se répand la voix-des-suavités comme si

l'invisible

était le lieu de moi-même.

Puis

me laisse comme un chant vide de musique

la loi des ruses et de la liberté. »

Deux dés font douze

L'amant fait trois

L'homme vit avec treize.

Caverne immortelle le mois des amendements

année pour rien

et la vie qui est sépulcre.

Et l'émersion du monde

qui s'y engloutit

ensuite :

hébétude de l'être.

Le pauvre bonheur

dans la nuit de l'univers

Ni la pluie ni les frontières

n'ont empêché les cris.

...Nous avons vécu comme des ombres...

Mais il voit  
les nochers s'éloigner de la ville  
les cruautés s'apaiser  
les murs s'abattre

Ce jour-là, était doux  
le froid du cœur et lumineux  
l'automne  
avec un goût de Têt, branches  
de pêchers en fleurs  
mémoire des saveurs et mémoire des enfances  
prodigieuses

Lotus du père  
« J'ai revendiqué l'anonymat »  
dit-il aux puissances des ténèbres  
« et la diminution  
et la prison de la douleur »

Parce que le pur devenu impur



le lié-au-monde  
ainsi s'en libère :  
Il moissonne les seigles amers et l'avoine  
empoisonnée qui furent semés.  
Entrer dans la chaîne de vie  
et la plus courte est celle  
du sud terrible et glacé  
désert sur lequel il veille  
luttant contre le pouvoir, les prédateurs,  
sans l'espérance de vaincre  
traversant la nuit de la négociation  
Fatigue, doute,  
la grâce de soudain découvrir  
le verbe qui triomphe  
Parce que chaque instant, le plus mince,  
du divin  
est guide par le dieu  
ce combat  
n'étant que l'image pâlie  
de l'Invisible Combat  
ô Univers  
à qui je parle  
moi, le gardien.  
Car en moi habite le soleil  
enserré de toute part  
Corps, naissance, mort

De même

nom, conscience, image

Il nous ordonne de survivre, ce soleil

au milieu de notre être

Il nous ordonne de méditer la défaite

nous les serviteurs

remparts de la Cité d'or

Mais nous ne porterons pas le nom

de Mara, l'amère

Nous ne le porterons pas

connaissant la destinée humaine

qui est le chant du Seigneur

Le poème est larme, pleur, sanglot

à la gloire du Pur-qui-reste-pur

« Allez, dit-il, allez en bas

où la souffrance est le roi aux yeux sanglants »

Et nous sommes partis

pour notre Maître, comme des hommes jadis

sur de légers vaisseaux aux voiles rondes

que des femmes dressées sur le cap extrême

regardaient

s'éloigner dans le couchant cramoisi et cuivré

sur la mer

de cobalt et de sel pur.

Et peut-être comme eux, sur ces terres étrangères,

avons-nous trahi

Peut-être avons-nous dévoré d'autres êtres

succombant à la Faim.

Et l'ange nous regardait nous défaire

vaincus par le corps.

...Puisse le chant dernier

sauver nos bourreaux

nos vainqueurs, l'Architecte !

Quant à nous

nous avons revendiqué la prison sans mur

la moisson amère

Nous goûtons aujourd'hui cette saveur oubliée

enfance prodigieuse

premier jour du règne de la lune

l'Etrangère amoureuse.

\*

Et lorsque le silence du dieu

répond à la question,

laisse aller la nature

Mort inessentielle

ou mort essentielle

L'inimportance du connaître

à ce moment là

Ne réclame pas sa présence car il est là.

« La destinée humaine est le Chant du Seigneur

Qui me croira ? »

Les yeux clos

Compassion, moi Bouddha,

« mon aimé pleure à mon nom

Le

laisserais-je

sans refuge ?

Ô dhyana, il ne fait vœu d'aucun don

sauf la connaissance

Il est l'autre le même

revêtant la hideur pour ma gloire

Il sauve l'imperfection

il sauve la disgrâce

il sauve la souffrance »

\*

Oiseau, roi, songe...

Oser lire

mon immanence

Le secret des hommes, leurs désirs, leur peine,  
ne m'interdis pas,  
laisse-moi aller mon pas,  
ma fin et mon commencement,  
leur peine,  
et l'absence de preuve.

Cela est trop tard  
de toute manière, ta vie est foutue.

Le froid  
l'intérieur de l'être  
L'impossibilité pour le téléphone  
de sonner  
parce que personne n'appelle

L'ingratitude des anges  
Sourire à travers la pluie  
Voile encore l'inexactitude du monde,  
ton cœur, la mort des poètes

aujourd'hui

comme se retire la rumeur

de l'Histoire

Avoir tout perdu

Perdre est une habitude

de chez nous

Nous sommes un vieux peuple

inglorieux

et peut-être sans joie

Or nous avons tout

essayé

pour survivre

Depuis lors les mots les plus raffinés

jusqu'aux misères vulgaires

des devas, te dis-je, des devas

...Et qui avons-nous vu ?

sauf peut-être

- mais en est-on si sûr ?...-

une lumière tremblante sur les champs

l'instant du samsara

le secret de tout homme

Porter en moi la chose

venue d'ailleurs

L'extension informe des jours

l'absence de tragédie

ou la quotidienne tragédie de l'absence

la fête intérieure

comme l'infinie tristesse de la conscience

des choses

Que masque le sourire

quel est-il

vraiment ?

Message de l'équité intérieure

ou un mensonge de plus - la dignité humaine

Et si le soi n'existe pas

qui alors recueille

la moisson des pluies ?

Qui mène la méditation

jouit de ses pâturages ?

Provinces sans soleil

ténèbres du futur

ténèbres de l'origine

Porter le monde dans l'invisible

Et je sais l'inutilité du pardon

Nos actes : inscription dans le karma

qui jamais ne disparaît

Leur annulation

par d'autres actes équivalents

créances de l'autre

le même

Jamais ne change la quantité du mal

ni la quantité du bien

L'échange est l'égalité

Recueillir

les fruits de la trahison

recueillir les bienfaits de la défaite

recueillir le grain...

Quel moissonneur, quelle glaneuse ?...

A moins que l'homme endormi

sous la marée des étoiles

n'élise la pure

Toute la nuit

la tête posée sur les pieds

du maître des lieux



Mais moi

j'ai traversé les flammes

sachant : je ne suis pas l'invulnérable

et je t'ai demandé : qui suis-je ?

le père de mes enfants

ou l'enfant de ma peine

parent de l'absolu

blessé aux premiers jours

C'était la guerre déjà

où mille soleils

étaient l'absence de soleil

Son amour parfait

combattu par le désir

l'empire de la nécessité

où marche l'enfant désespéré

à qui manque l'étoile

du moine

ô bikkhus vêtus de jaune

\*

Neuve

la maison où je médite, ô Dhyana.

Dancez, filles folles...

Ce qu'elle m'offre, elle,

la reine secrète des sources du désert  
est l'attente.

Ce qu'elle donne au roi : la souveraineté  
du royaume des sables  
et l'eau.

Ayant dormi à même le sol  
le jour  
veiller au cœur de la nuit  
l'œil clair  
comme un lion

Le silence s'établit sur la terre  
Offrande, oui, ta quête s'ouvre les cieux  
Offre l'or des étoiles, le rêve-soleil  
et pleure le pays sans rive dont tu viens.  
Que le retour soit ton commencement  
Que ce chant qui naît de ta gorge étroite  
soit aussi le Chant du Bouddha  
qui te conduit à ta délivrance  
- Et moi le sans-nom j'ai fait l'offrande  
à Lui-qui-n'a-nom !

\*

Vivre la folie.  
J'ai guidé ma vie dans l'abîme.  
Le dieu riait, voix vulgaire.  
Il me mettait à l'épreuve.

Je me suis alors dévêtu

et j'ai rendu ma foi.

L'atroce maladie

qu'est une maison hantée !

Et dans la chute de l'esprit

j'ai dit : « nul n'usurpe le nom de Bouddha. »

J'allai droit dans les ronces, les silex.

Mais il y avait aussi le lys, l'asphodèle, la jonquille d'or, l'iris bleu.

La mort est douce.

Pourquoi la craignent-ils ?

De toute part enserré par des mailles,

le créé :

être pris par le silence

l'inutilité

le plaisir

la douleur

Le prisme de la connaissance

hier

qui est éternel

Ne rien nier

Mais lui, le serviteur

l'affirmation unique

que le Maître est le Bouddha

par toute voie, par toute douleur.

Il porte la parole à son comble

L'existence est fragments

Alors la parole est fragmentée

la forma loca

\*

Un homme est toute l'humanité vécue  
dans la masse des choses informes  
entre l'orient de l'amour perdu et l'azur des falaises  
la vérité secrète des choses

Et couché comme un mort  
sur un lit de pierre  
il s'enfonce dans l'océan éternel du sommeil  
sans rêve

sans amertume

...QUI ?

Le soi - lui-même - perdu  
ou l'autre – qui – se – voit – en – l'autre  
par moi - qui - parle  
avec la voix non mienne  
qui est celle qui me guide  
en mon être

Et le monde est en lui  
De sorte que toujours il est celui qui est dans le monde  
étant lui-même le monde  
ou bien l'époux du monde  
qui le trahit  
Et sa chair est le monde qui l'emporte dans ses désirs  
et le monde est son esprit

qui est l'architecte

de son malheur

*C'est ainsi que j'ai vu la non-substance*

Encens de vétiver, encens de santal

l'or de la mer

splendeur de l'automne

pressentir le passé

Le temps est inachèvement.

l'imprécision de l'existence

Sois l'homme libre et malheureux

maître de mille choses, maître de nul bien

Alors le bien te sera confié

et ta délivrance des choses

s'emparera de toi.

L'ennemi de l'homme

cuirassé de cuir noir

passera sans te voir,

avec son œil blanc, ses paumes râpeuses

sa bouche épaisse dévoreuse de chair humaine

dévorant sa propre face, et son sexe dans sa gaine d'arme

Garde ta foi

et le lieu te sera confié

Nulle arme, ni fer, ni bombe  
nulle lame, nulle matraque  
attachée à la ceinture  
l'homme n'a besoin pour être homme  
ni de percer le ventre d'une femme  
ni de couper la chair  
Laisse les ogres, laisse les chiens  
laisse la part des prédateurs  
et bénis  
la rose, le vétiver, le santal  
Le baume de la paix  
est repos de ta vie  
Je bénirai l'espace de ton refuge  
Au cœur de la ville ténébreuse  
il est, ce lieu, où la mer entière  
est contenue  
Là tu vis  
dans l'attente la non-attente  
Je suis ta propre souffrance et ton propre sourire  
Et les temps qui viennent  
reconnaîtront tes mots pour les miens  
Tu es l'homme bègue  
chargé de ma lettre aux morts  
Tu es ma propre maison  
où prend refuge  
mon peuple incalculable  
De même que jadis

j'aimai un homme imparfait  
roi, amant, mari et père  
poète de ma gloire  
aimant qui il n'avait vu

Car je suis le Connaisseur, l'Eveillé  
le Maître du Lieu  
par la connaissance seule.  
Il m'a prié pour l'inlassable  
Alors je l'ai fait l'Inlassable

\*

Romps avec la question  
laisse la réponse arriver  
Sans question elle est la connaissance  
avec la question elle n'est que le savoir  
Ainsi va le sage  
il ne demande pas son chemin  
la Voie vient à lui  
car il est en lui - le - monde

Mais le Non - Etre  
plus vaste que l'océan, plus riche que son or...  
Laisse l'équilibre !  
puisque le Non - Etre n'est ni l'absence d'équilibre  
ni l'équilibre

il est qui tu es que tu n'es pas devenu  
De même que l'aigle immense  
fond sur le poisson  
qui voguait, scintillant, à mi-eaux  
de même le Non - Etre t'emporte  
toi qui te coules  
dans le fluide non - agir  
le fleuve sans origine  
qui n'a de fin.

Ainsi tu es le conducteur  
celui qui s'est dompté lui-même

\*

( Si je te dis l'énergie  
n'est pas l'énergie, et  
si je te dis l'amour  
n'est pas l'amour )

Dans le silence, la rémission des mots,  
la pensée juste.

Dans le Gange bourbeux  
s'écoule l'eau pure  
qui descend de la Montagne Blanche

Ce matin-là  
pourpre et populeux :  
je n'étais pas apparu  
et j'étais la  
Recherche de l'homme



ne met pas à l'abri de la douleur

Horreur du monde

Souffrance des êtres

Le poète annonce la patrie neuve de l'homme

Plus ancienne que l'homme

elle n'est pas la terre des dieux

Elle est le non - lieu où je suis.

\*

Les dieux accoururent à la naissance de Çakyamuni

Ils pleurèrent à l'extinction du Bienheureux

Mais les arbres jumeaux  
se couvrirent de fleurs

Non-Etre

Et toi, quel navire ?

Un picoteux sur la mer vaste :

solitude de l'audacieux,

plus grande solitude que la rose des chats,

que le passager du vent.

Vie misérable

le pauvre pêcheur de Puvis de Chavannes

priant en mer morte,

pêcheur sans prise, promis au dépérissement...

Dès que grondent les eaux, quelle

éternité, quelle compassion ?

En moi le refuge

où confier tes pleurs :

ta confiance ne m'a jamais fait

défaut

Et le monde revêtu du manteau de l'éternel printemps

blanches fleurs au verger des eaux

prairies sur toute terre

et, dans l'ombre paisible de la conscience,  
l'annonce de ma bonté pour le siècle à venir

Je te réserve la ville d'or :  
l'éternel chant

Mourir dix mille fois, dix mille nuits  
avant de vivre

Je te dis la vérité est souffrance  
ta seule demande

Tu es l'Inlassable  
la porte a craqué sur ses gonds  
elle s'est ouverte devant toi  
assis sur la pierre du seuil  
ô bikkhu

Les yeux brûlés, le corps souffrant  
tu es là  
en larmes et le cœur limpide  
D'un roi défait avec son peuple  
lointain, irréel, mirage  
rien qui soit resté  
en ce pays où tu es né.  
Toutes les questions sont détruites

Furent les maux plus musiciens que les dieux  
Pourquoi me reproches-tu d'être insensible  
à l'art des hommes ?

J'étais parmi les fous enfermés dans des prisons  
Je suis celui qu'enserrent les rets  
de toutes parts  
N'ai-je pas entendu les cris  
et le bruit de la terre  
N'ai-je pas contemplé  
la plainte de toutes les mers intérieures  
Et ne suis-je pas entré dans la nuit obscure  
parmi ses flûtes, ses silences  
parmi ses ronces  
et ses astres désespérés ?  
Mon rare repos fut bercé par ton propre chant  
Et si pauvre fût-il  
mélodieux comme le vent dans des roseaux  
Il portait l'offrande du monde  
Car tu es le bouddha mortel  
que tous sont.

\*

Chagrin de vivre  
quel art le surpasse ?  
Espérance en Bouddha  
quelle musique plus neuve ?  
Et moi, tu me guides ici  
où j'ai peine et compassion,  
Le serviteur toujours précède le Seigneur

le singe ouvre le chemin du saint

comme dans le *Si Yeou Chi*

Il m'arrive, mon amour :

saveur de feuilles brunes par nuit froide.

Tout est arrivé

Jeune femme et vieillard

Vierge et monstre

Et l'étrange égalité des choses inégales

prison mortelle pour l'immortel

Trier le juste et l'injuste :

moitié du chemin

Mais dense est la nuit des villes

Le maître des mers et des détroits

il a beau donner aux vaisseaux

liberté de navigation, droit de passage innocent

Le maître des places, des terres de vents

il a beau protéger pétrels géants, oiseaux marcheurs

Mais dans les profondeurs de la terre

le peuple hagard des trains et des nuits de fer

parmi eux un homme près d'un ivrogne sonore

toi que je croyais proche des dévas

il longe les vaines demeures, les sombres prairies

mort caduque, rêves détruits

seule la misère de l'âme au chagrin intact

j'ai trouvé,

ô Seigneur Bouddha,  
la permanence  
des choses qui passent !

*De rebus quae geruntur*

Qu'il rassemble les îles éparses du savoir  
le secret des hommes, l'impénétrable destin  
des nains, des monstres, des traîtres  
il est l'homme qui lentement  
perçoit.

Plus n'apprend ni la mort ni la peine  
il tient la rose tardive et la montre naïve  
il est l'homme qui circule au cœur de la nuit  
dans les profondeurs de la terre  
avec son peuple de paumés  
son coeur lourd, son amour des pauvres  
son chagrin d'avant la naissance  
qui le délie du monde

Il dit, sans témoin,

« Nous sommes tous responsables »

\*

Lointain, ô lointain

« *O dark dark dark* »

Il est en Lui

celui qui vit et ne vit plus

Donner à chaque fin du jour  
sa prière  
hors des rites

Toi, ici, je te croyais parmi les devas ?

Comme le songe de la vie

se dissipe la phrase

Yeuses des plaines blanches

saules d'or des mers fertiles

où prendre l'infinité des mots

et puis silence, non - parole,

l'index de la main droite

après tant d'années d'ignorance

posé sur le front du mort

sueur de glace

la découverte du Continent Commun.

Avec lenteur

peu à peu se diriger

vers sa vraie place

L'ordre des choses.

De même que chaque règne vient en son temps



amitié du destin.

\*

Se dissipe la phrase

mais rien n'est perdu

Ce que l'on perd : la beauté transitoire

non l'immortelle vérité

non l'incalculable Doctrine

Que l'Inlassable reste dans l'Octuple Noble Chemin

Il perd le bonheur

il perd tout

ce que vénère le monde.

« Me régler sur le pas des hommes »

Trouver un refuge pour la nuit

un océan

où m'ensevelir

Parce que le monde hostile

parce que la voix brutale des humains...

Et qui dira : « il n'y a nulle destination.

Voyage :

seulement ce paysage de neige » ?

Alors se tournant vers sa mère, il lui dit :

« Je t'aiderai

à gérer la maison du Seigneur, le Tathâgata

afin de repousser à plus tard

le déclin, la ruine, le triomphe de l'herbe folle

et qu' ainsi ma vie

qui fut sans joie  
laisse, comme l'autan, le nordé, le noroît,  
la trace de la poussière

\*

Mon cœur est sans épouvante  
Il s'en va dans la poussière  
il s'en va avec le désir  
et sans le désir  
chargé d'absence et dépouillé du but  
Le jour frappé de nullité  
dès cinq heures du matin  
Il fait si froid  
sur ces arpents de neige  
où dix hommes se sont donné rendez-vous  
pour parler de la mer, de la liberté des détroits,  
des fonds abyssaux,  
sauvegardant ce qui se peut  
dans l'avenir incalculable et foudroyant :  
*le Groupe de Minuit.*

Je l'avais hélé

Et il est venu

Parler de quoi ?

Le vide du présent

Et autant que l'on se souviene

la somme des erreurs : espérances insensées.

(Mais nous avons vécu

cahin caha)

L'abondance tire le siècle

absence de divinité

Que tous les hommes coupables

soient absous de leurs erreurs

moi, j'ai payé en ne recueillant

aucun fruit,

sait-on ?

Car celui qui œuvre pour avoir

est comme le seigle

que broute une mule de passage.

« Je parlerai jusqu'à ce que s'éteignent

les forêts ! »

L'absence de désir est ma joie.

Où qu'il soit, l'homme est bien

Où qu'il aille, il se rend à son lieu.

J'ai indiqué la voie, ils sèment leurs doutes

La quantité de chagrin

jamais ne décroît

dans l'univers, le pur,

qui est noir.

Et j'ai choisi l'iniquité, les ténèbres, la noirceur

afin de savoir

qui me tue

Aiguille, feu, sang, danse, masques,

le même destin que la victime :

l'inépuisable

amertume de l'ignorance

Aux seuls méritants parle le Maître

sans énigme et sans médium

Personne ne sait

Mais l'un agit

et l'autre est non-agir

Regarder le Fleuve

Il est la puissance et l'ennui

Puis viennent les larmes

qui ne sont ni de peine ni de joie :

souffrance et foi

et le sourire, ô soleil

Mais celui-là n'a ni sourire ni larme

Il est en deuil de l'existence

Il est aussi loin de lui-même

que de toute chose en ce monde

Or celui-ci mon ennemi a gagné la terre

quand celui-là que je révère

est non-agir

Subir l'atrocité du monde

écho fenêtre drogue : emprisonner la vie.

Moi l'homme-qui-parle

affronte le chaos

pareillement le vide et

la pureté

Celui-là souffre

qui est proche du Bouddha

En Lui le Connaisseur

lui qui est l'inconnaisseur

Mais de quel sentiment parlez-vous ?...

Et chercher à savoir quand elle a commencé  
autant rêver d'être un dieu !

Et je suis en lui comme il est en moi  
Je suis l'homme-monde /non/ le monde-moi

A moins qu'un coup de feu n'ait éclaté dans la clairière

Et j'te jette par-ci j'te roule par-là

Ecoutez  
on entend un crissement de pneus sur le gravier

dans la ville morte il n'y a que des morts

On meurt

comme une pomme de terre

ils vont crier

une voix me dit : « tu es plus qu'un prophète »

j'ai pleuré amèrement

lentement je suis descendu dans les profondeurs

la cave était pleine d'excréments

de rats

ils vont crier avec leur œil d'oiseau

Cela ne fait rien descendez encore

mashed mallows. pourquoi

pas *marshmallows* ? parce que mashed mallows

ainsi se marie-t-on avec la femme qu'il ne fallait pas

l'heure ne sonne plus à la pendule

il n'y a pas de méditation mais ceci

qui est le travail dans la masse

casser encore casser

la parole est un geste muet

prendre l'exemple des hommes est suivre le Bouddha

et si on casse un verre ne dites pas



O Tathâgata je suis courbé vers la terre souffrante,  
souffrant dans mes os avides,  
ma chair étant celle de tout homme  
vieillissant et ressentant,  
comme l'animal, le harcèlement  
de l'inutilité.

(ce matin, je me suis occupé  
de la pagode, avec ma mère  
qui tremblait)

A la Mère : « si les hommes n'ont pas besoin  
de lui, qu'a-t-il besoin d'eux ? »

Ils vont et viennent, se disant de foi et de rite,  
craignant pour leur tranquillité,  
et mentant,

et souffrant dans leur corps infidèle,

cœur défaillant, fatigue, fatigue,  
martyrs de soi-même  
autant que victimes de l'autre,  
martyrs du monde  
qu'ils portent avec le fardeau de soi-même :

l'homme sans talent et sans qualités  
qui va vers la fin de l'année.  
En lui se rassemblent ces peuples  
qui ne peuvent rien demander au Maître.  
Ils se dirigent vers la fin de l'année,  
corps défaillant, absence de paix,  
la fatigue s'empare de moi,  
mon être est hors d'attente, où entre la mort paresseuse.

O Bouddha

Je meurs de la mort des autres,  
la mienne étant déjà venue.  
Fatigue, fatigue, la paix la nuit  
l'absence de musique la fin vite, non,  
l'hiver bleu un trou de fatigue dans l'être  
non pas vite je ne demande  
rien  
feuilles perdues rivières perdues maintenant  
qui  
vivait hier et quelqu'un épie l'autre

qui est moi  
dans la même cage et lui répond  
avec ce qu'il sait c'est-à-dire  
rien  
les mêmes mots, un conte sans fin  
le pas d'une armée ou le pas d'un homme  
en lui-même  
penser  
la nourriture qu'on se fera  
quand on n'a plus faim plus soif  
la chair jaillit des narines  
lieu qu'on nomme *la fin des convoitises*  
je lui ai dit ne pense plus à l'héritage  
il est l'inutile fardeau de la matière  
l'argent  
pour la première fois tu as nommé  
l'ennemi le vrai  
et dès l'aurore sang sur la lèvre  
les mêmes mots une prophétie irréalisée  
maintenant mots les plus pauvres  
l'hiver qui s'accomplit soigneusement  
et le cœur dévoré par l'inutilité  
il dit emmène-moi  
mais maintenant sans conviction  
parce que l'univers est sans miracle  
Le pain ne se change pas en roses  
trajectoire les choses suivent toutes la trajectoire

Or je suis mort voici un temps  
et mourant encore d'autres morts  
ne cessant de mourir alors que je suis mort  
d'une grande mort méchante et misérable  
voici un temps

Mon cœur est sans épouvante

Les choses et les roses  
les roses et les choses  
je suis l'inutilité et le gardien  
le passé chimérique  
je suis le commencement du néant  
voir ne pas voir  
le réel derrière rien  
Il n'y a rien l'intolérable  
non-savoir des choses  
ou rire voluptueux et fou  
qui règne sur la maison  
Et celui qui parle ici  
n'est pas celui qui parle  
L'infini de la douleur  
non celle de soi-même  
l'infini de la douleur

J'ai accompli ton œuvre inachevée

Et je n'ai pas accompli

mon œuvre achevée  
La substance même de la folie  
c'est-à-dire  
le dialogue de deux êtres dans la même cage  
Tourment rire séculaire ironie  
de quelle nuit  
vient la voix des choses affreuses  
et la voix des choses douces  
deux faisant une  
dans non-vérité  
mère accomplie de la vérité  
enfant difforme  
dans le berceau du chagrin

L'infinie douleur  
des choses nées  
des choses qui attendent de naître  
l'infinie douleur  
des choses qui meurent à regret

Car ma joie  
n'est ni le fer ni le feu  
elle est la rose des montagnes et des océans  
Celui qui est  
Celui-par-qui-tout-a-été-accompli

le Sarvârthasiddha  
*l'Accompli en tout point*

*le Sage de l'univers*

qui parle en moi sa maison  
Celui en qui je loge lui mon Refuge  
hier puisque le temps  
et l'aujourd'hui pâle néant  
quelle affirmation l'espérance !

\*

L'étoile noire des désirs a lui.  
Elle m'a poursuivi à travers les siècles  
les continents.

La soif  
m'a terrassé  
devant ta porte  
et tu m'as laissé lutter  
dans l'obscurité  
sans savoir quels étaient ces masques  
l'horreur la force l'habileté l'hypocrisie l'avidité  
je ne suis pas l'écouté mais l'égaré  
je ne suis pas celui qui écoute  
mais celui qui entend

*Namo Azida Phât*

*Ecoute-moi ô Bouddha Azida*

écoute  
je suis mort sous leurs coups

et ne cesse de mourir  
dans ma propre mort et dans la mort des autres

Et ainsi m'as-tu enseigné la dépossession

L'absence de consolation  
autre que le don de mon chagrin  
car je suis le fils de Dhyâna - la Méditation -  
le fils oublié de la Prajnâpâramitâ

l'impassible oiseau chanteur je serai  
si le karma est favorable  
la colline la simple colline je serai

s'il est bon

L'oiseau vit et chante et désire  
la colline vit et chante et ni ne désire ni ne désire pas  
l'existence naît du désir qu'elle est d'elle-même

Je te le dis écoute ou n'écoute pas  
Tu m'attendras devant ton porche  
l'homme sans vertu  
le messager de tous les chagrins

Puissance du matin porte-le  
à mon Maître

Que ma cage de fer

n'arrête pas ma voix  
Je te le dis écoute  
accueille sous ton porche  
le serviteur l'insensé  
ses lèvres sont fleuries  
de ta louange  
et son cœur  
est meurtri

sa chair son martyr son bourreau

*l'esprit joue avec lui-même*

Le serviteur est celui qui tombe  
Il est défait Il est trahi  
Mais la trahison ne l'a pas fait trahir  
De même que l'unijambiste  
pleurait  
comme la chienne noire au signe blanc sur le front  
- départ par jour infortuné -

*« A chaque instant je T' ai aimé »*

*O ÇAKYAMUNI*



Vaisseau de l'exode

cruelle l'espérance !

Mais ils ne savent pas

qu'il n y a rien à attendre

qu'il n y a rien à recevoir

L'espérance m'a quitté

comme un oiseau apeuré

et je suis revenu dans ma ville bien-aimée

Ennui. Solitude. Rien

que je n'aie connu

Se tromper d'amour

Se tromper de vérité

L'astre des ténèbres est le plus puissant

la tristesse est la seule épouse

ordre des choses

être nié par l'être que l'on aime

« *L'infirmité de mon art* »

*n'empêchera pas mon cri »*

\*

Nous étions tous las et laids

C'était dans quelque vaisseau aérien

c'était pour quelque terre antique

où trouver le soleil

les palmes

J'ai dit : « je suis sur la terre de mes pères

la terre des Bouddhas

celle de l'Enseignement

et j'ai reconnu la stupeur des hommes

la nuit tranquille sur la mer ombreuse

leur abandon (les hommes)

à l'absence de tout langage

Il s'est retiré de nous

Nous sommes la terre désolée

la terre sans parole

et je suis le faux gardien.

Que peut retrouver

celui dont la vue

est brouillée par les larmes ?

Il pleut.

La ville tant aimée

absence d'amour, ennui

Je suis ici, ô Bienheureux,  
je suis le véridique sans vérité  
et vous m'avez tout pris, tout appris.

Toute la nuit lutter  
contre la nuit  
Arrive le jour ou la nuit, toujours triomphe  
l'astre des ténèbres.

Etre l'infirme,  
le dépossédé, le sans-emploi  
et dire pour l'invisible  
*« bonté de Celui qui m'enseigne »*

En moi se trouvent le lait et le miel  
Je vais vers la délivrance  
Courage !  
Nous remettrons la Loi à celui qui vient  
l'homme, le non-éternel  
le parfait  
Ceci est l'ode à Maitreya  
le Bouddha du futur  
avant que finisse le temps  
Et puis se dissipera la tristesse de toute chose.

\*

Ils lui dirent des mensonges consolateurs

Mais le Consolateur dit :

*« tu es seul*

*tu es l'île dans l'océan*

*En cela je suis ton espérance »*

Or l'oiseau du Bouddha s'est posé sur l'Arbre de l'Eveil

« En cela je suis ton espérance

le futur étant déjà en toi »

La perte de la mémoire ou la vieillesse

une à une s'en vont les choses

Si pauvre est l'humain

qu'il offre au Maître, le Bouddha

ce qu'il n a pas

non pas ce qu'il n'a plus puisque

rien, rien, rien,

(Le faux amour Vénus Cérès

illusion de toute mer

mais.)

Perroquets gang-gang

pelotes de velours gris à crêtes rouges

ils pelaient les pommes des cyprès d'Italie

avec le sérieux des enfants sages

Et le ciel qui reste bleu bleu

sur la terre où l'été est en hiver

Dans l'autre hémisphère de l'être

les oiseaux roucouleurs et studieux  
mangent la pomme dure, cuirassée  
beauté du geste calme  
regard d'élèves travailleurs  
vous chantez pour moi dès l'aube blanchâtre  
sur les jardins à l'orient du monde

Et au sud de la terre malheureuse  
le ciel reste bleu

j'étais oiseau  
ô gang-gang perché dans l'arbre droit  
l'élan vers le ciel toujours frais

*Il était là aussi !*

Voilà, sans rien dire, le Chant Profond  
regard de l'oiseau sur la terre lointaine :

pas un mot

j'étais oiseau ô gang-gang

il s'envole

m'emportant dans son chant

moi

ayant chanté le Bouddha

dès le matin

disant : « merveille de ma vie ! ».

(Dans l'autre hémisphère de l'être malheureux)

Plus que tous les oiseaux multicolores

l'inlassable chanteur de Celui qui

me voit.

Et saluer l'invisible

à travers toutes choses visibles

Et partager le repas des oiseaux studieux

« Je suis le miel et le lait et la Prajnaparamita

tu es le serviteur, le chanteur et l'homme prometteur

N'aie crainte des démons

qui reviennent dans ton esprit

la nuit

lorsque l'avion descend

sur le paradis oublié

au sud du monde »

Les quatre démons

l'horreur, la force, la ruse, la trahison

ou changeant de masques

la haine, le cynisme, la haute destinée, l'hypocrisie

ou changeant d'habits

le désir, le désir, le désir, le désir

Rester dans la connaissance.

Et se dépouiller du monde

qui s'enfuit.

AINSI

Et lorsque les choses

tombent dans l'oubli

elles restent

dans la mémoire d'ailleurs

Manger la montagne de neige

Et peindre

est chercher la vérité

Lutte cruelle

chaque homme est une guerre civile

Haïr l'autre

naît de la haine de soi

L'amour du récit

afin d'effacer le conte de cette terre désolée

que récitent les vents

Parler aux arbres

on est le plus malheureux des hommes.

l'assemblage des ombres

et le chant éternel

De sorte que  
celui qui pleure en mangeant  
connaît l'universalité de la douleur  
Repas mystique  
Au premier jour de l'année, solitude.  
Il a rassemblé la nourriture du peuple dont il est né  
Après avoir loué Bouddha  
le Seigneur  
il invite ses morts  
Flamme de la bougie qui est et n'est pas  
et l'encens  
parfum de tout Eloge  
Puis il s'assoit : apaiser sa faim  
la nature calme le corps  
et ses morts sont tous là  
qu'il honore  
les uns ayant vécu, les autres ayant accompli  
et ses pensées vont à tous  
et les vivants sont là  
comme les morts  
puisque vivants et morts sont le monde  
pour tout homme né en ce monde  
Et voilà sa communauté  
Il entre dans l'année  
en partageant le fardeau  
de la tristesse



Puis il pleure

Les quatre saisons n'en forment qu'une

Le fil du décès

ne sépare pas les morts et les vivants

Le cœur, l'esprit, le corps

sont la chose vivante

Célébrer le Seigneur

par cette convivialité

Pleurs amers et pleurs consolateurs

qui en fera le partage ?...

Lui le Témoin, le Compatissant

dit : « va

dans la louange sur cette terre désolée

et tu sauras recueillir le miel et le lait »

(La solitude est l'apprentissage

de la connaissance)

Et j'ai quitté l'art infirme

également

comme, sur la terre, j'ai quitté la terre

le foyer

les êtres infidèles

dont l'un porte ma face et mon nom.

En cela j'ai obéi.

La souffrance d'aujourd'hui

est celle du nouveau-né  
qui quitte le ventre de sa mère :  
pour le froid du monde  
ou la découverte de la douleur  
Que tout homme sache comment naître  
avant de savoir mourir  
la mort n'étant pas l'ennemie  
la naissance étant la cause  
qui elle-même naît

Il mange avec application et sérieux  
comme les oiseaux gris à crête rouge  
terre australe  
Je suis partout dans le monde  
l'ailleurs, je le porte ici  
et j'ai fait le tour de la planète  
en une seule et même nuit

\*

Préciser qui l'on est :

le célébrant du Bouddha.

Les ténèbres jamais

ne pourront vaincre le chant du célébrant.

Ne louant qu'un seul

le seul

Ni le bonheur ici ou ailleurs

ni la joie

qu'obscurcit le commencement et la fin

mais le seul.

Et ainsi, peu à peu, apparaît

l'existence

sa couleur terreuse

la même

sur tout rivage, sur toute mer

Passent les maîtres, les héros, les monstres, les amours

qu'y a-t-il

qui ne soit le même

de la même soif

dieux ou hommes

le faux usufruit

ou l'usure de l'illusion :

fraternité du leurre.

Rien les dieux

ne nous ont accordé.

Rien n'a été donné

et rien n'a de sens.

Noire est la mer

ténébreux le fleuve.

Ma rive des vivants

où déambulent les morts

l'existence

qui n'est pas la vie. adieu.

\*

Le célébrant  
est celui qui attend  
sans but

Le retour de la parole.

Il y avait ce Chant

Qu'un autre vienne de l'autre rive

Il est fils d'homme né de la femme

Ecoute

dit-il écoute-Le :

*« Qu'elle soit ouverte à tous  
la Porte de l'Eternité  
Que celui qui a des oreilles entende*

*« Voici, ô Bikkhu, la Noble Vérité sur la Douleur*

*la naissance est douleur*

*la vieillesse est douleur*

*la maladie est douleur*

*la mort est douleur*

*l'union avec ce que nous haïssons est douleur*

*la séparation d'avec ce que nous aimons est douleur*

*ne pas obtenir ce que nous désirons est douleur*

*tels sont les cinq sortes d'objets de la douleur*

*« Voici, ô Bikkhu, la Noble Vérité sur l'origine de la Douleur*

*La soif de l'existence  
conduit de renaissance en renaissance  
accompagnée du plaisir et de la convoitise  
qui trouve çà et là son plaisir  
la soif de plaisir, la soif d'existence, la soif de prospérité*

« *Voici, ô Bikkhu, la Noble Vérité sur la suppression de la Douleur*

*L'extinction de cette soif  
par l'anéantissement du désir  
en bannissant le désir, en y renonçant, en s'en délivrant*

« *Voici, ô Bikkhu, la Noble Vérité sur le Chemin*

*qui mène à la suppression de la Douleur  
C'est l'Octuple Chemin  
qui s'appelle Compréhension juste, Pensée juste, Parole juste  
Moyens d'existence justes, Effort juste, Concentration juste*

« *C'est là le Chemin du Milieu  
que le Parfait a découvert  
et qui dessille les yeux et l'esprit  
qui conduit au Repos, à la Connaissance  
à l'Eveil  
au Nibbâna »*

\*

Reviens avec l'eau pure

de la joie.

Avec le dire vrai

l'exactitude de l'information

et la carte du Chemin

Car l'homme et la femme de bien

ne savent écrire

l'entendant bégaie mais l'oiseau

chantait un chant si pur

perroquet ou loriot

alouette du poète ou rossignol de la nuit

il chantait un chant si pur

que nous ne pûmes lire

l'écriture de son chant

« Je suis l'infirme

qui mendie au passage

des hommes »

La petite monnaie du jour :

de quoi nourrir un livre.

Appliquons la Loi, ô Milinda,

car je ne sais rien de plus

que ce que mon existence

m'a apporté

Pour obtenir l'Un

paie l'obole au mendiant.

Si le lutteur nu se couvre  
alors Mâra se parera  
Laisser les disciples seuls  
laisser le serviteur se battre a mains nues  
Que l'ignorance soit l'arme  
et l'amour la cuirasse !

O Bouddha,  
Tu parles par le silence  
Nous ne sommes pas nés  
sur le fleuve du commencement du monde  
Nous sommes sans secret et sans sagesse  
et tes ennemis se sont ligués :  
siècle impudent !  
Et nous sommes le peuple des vaincus  
de l'oppression  
Et nous sommes le peuple qui est sorti de la Ville  
Et nous tentons de braver les ténèbres  
psalmodiant : « Namô Azida Phât »  
(Bouddha, écoute-moi)  
Invengés de la douleur,  
nous ne cherchons pas  
la vengeance  
Sur les ruines de notre existence  
nous ne requérons plus le bonheur  
Nous t'avons donné le plus précieux :  
ce que nous n'avons pas

et nous n'avons gardé  
que notre voix infirme  
qui dit mal l'amour  
Elle prophétise dans la nuit  
elle geint et s'accable  
mais ne se plaint  
elle profère la douleur  
et la célèbre comme la première leçon  
Elle dit : tu es le Parfait,  
le Bhâgavat  
ouvre notre esprit  
emporte-nous d'ici

Ainsi ai-je parlé  
moi l'entendant des humbles et des offensés  
Je n'ai pas protesté « nous sommes excellents mais  
nous ne sommes rien! »  
Je n'ai pas crié « la vie  
ne nous a rien donné  
donne-nous la victoire ! »  
Mais j'ai imploré le Bouddha de la Compassion  
« accorde-nous ta protection, ô Bouddha ! »  
Et Gautama, le Bouddha de l'Histoire :  
« donne-nous la connaissance  
ton Enseignement »  
J'étais ainsi le sot, l'incongru



car la connaissance

qui ne l'a pas eue, moines et voleurs,  
mendiants et rois ?

Sermon du Feu

Sermon du Parc aux Gazelles et Sermon du Mont aux Aigles

tout a été donné

Mais le neuf, le voici :

ton peuple d'aveugles, le voici

En rien il n'est singulier

Mais la différence la voici, ô Bhâgavat

Dans ce siècle

nous t'aimons

La fatigue, le dégoût, la perte de tout bien

font de nous

la poussière sous tes pas futurs.

C'est pourquoi :

chaque matin, chaque soir,

à chaque pas

ton peuple lance dans le vent

répète

sans autre écho que dans son propre cœur :

« je glorifie le Seigneur, le Bouddha »

Et cela seul est notre exigence au monde

Aucune requête. Eloge.

\*

Musique

J'ai fait la louange de Tout.

Je t'ai offert mon salut

Pour mieux t'offrir le monde-et-moi

Ainsi parle le Répondant

qui n'a plus que quelques années à vivre

Avec sa vie gaspillée

qui roule comme la balle

devant le vent du Désert

(et ainsi toute chose bonne

est au Bouddha)

\*

*« C'est par la foi*

*Qu'on entre dans la Loi du Bouddha »*

Gloire au Seigneur, le Bouddha

Depuis tant d'années  
avoir si peu d'armes pour protéger les mourants  
non les parfaits, les arhants  
qui ont disparu  
mais bien les mourants abandonnés  
ceux qui abandonnent l'existence  
comme lorsque vient l'hiver  
on laisse le coton, le lin

Cette mort-ci est toujours triste  
enveloppée du halo de novembre

Elle est toujours triste  
parce que triste fut l'existence  
L'approximation des mots  
et l'incertitude des sentiments  
et la foudroyante nécessité

et l'inévitable destin de l'infidélité et de la trahison

l'homme-lion assassiné  
comme la femme aux léopards  
Le cœur de la nature détruit  
par la misère des hommes  
et par le désir

De même que jamais  
ne peut venir l'entière vérité  
parce que les six rois qui la transportent  
sont des menteurs  
Et le fou se promène nu en plein hiver  
son existence est détruite  
par la passion du divin

et la folie des images  
Le monde est un chaos

Bannir la passion le désir  
Loups, rois, monstres et nains  
les hautes destinées  
bannir le désir  
Toujours quelque part veille l'enfant blessé  
l'immortel banni au cœur de la Ville  
blessé  
lui le pur

ne connaissant qu'un chaos d'images

Puis vient le rappel de l'Histoire et de la destinée  
Nous avons si peu d'armes  
pour protéger les mourants  
si peu d'argile et si peu de pierres  
pour reconstruire  
les Bouddhas détruits.

et lui qui s'avance dans le temps  
promis à être le dernier  
lorsqu'il faudra s'embarquer pour une autre Terre

Il tient une branche morte  
Rouge était le ciel, rouge la terre  
Le feu  
De toutes les promesses la plus cruelle  
Le passé étant imparfait  
de même le futur

En sorte que  
dans ce qu'il dit  
seul le Maître de l'Eveil reconnaît  
le miel

Chercher  
Etre l'inventeur de la vérité  
car l'homme est l'inventeur de sa propre destinée  
Et pas à pas  
des années durant

parmi les nuées, parmi les sables, parmi les ruines oubliées  
il retrouva une a une  
les preuves amères  
Le visage est la forteresse de l'esprit  
Derrière les remparts l'infidèle  
se noue aux ennemis  
Trouver la connaissance  
dans la douleur  
la vérité dans la Doctrine

Au début

la Parole du Bouddha ouvrit la Voie

Pour l'heure

aller quérir le poisson

pour nourrir l'enfant

le feu est un léopard aux ailes d'aigle

Mylae Corinthe Guadalcanal

les guerres sont une, en nous.

Passé obscur, présent venteux

que dit la chanson des oracles ? Quelles

victoires et quelles

défaites ?

L'écheveau des causes et des effets

quel l'homme pourrait vraiment

expirer

Il n'y a ni hier ni aujourd'hui  
le temps est l'ignorance du cœur  
et nous avons vécu avant de naître

Mylae

C'est ainsi que l'homme n'alla point  
Ni poisson ni rendez-vous avec l'enfant  
Un autre appel surgit  
comme dans la nuit  
le chant des sirènes  
Celui qui n'est attaché à aucun mât de misaine  
s'en va avec le vent  
s'en va avec le feu  
Il entre dans la caverne de la magicienne  
Sa sagesse est morte  
lit de locustes métamorphose en animaux  
Nul livre, tacite oubli de l'être  
Le désir est un léopard aux ailes de vent

Celui qui veut conter  
l'aventure du siècle  
et celui qui veut dire  
la Loi

Dans le Gange tourbeux

s'écoule le cristal

Et les Douze qui partirent à sa recherche  
portaient l'épée

D'où l'échec  
L'équidistance entre victoire et défaite  
Les loups du désir  
eurent ce répit  
Nous n'eûmes pas les vraies armes  
Ici  
règnent les magiciens

Preuves amères ?  
Ce que tu vois n'est pas  
ce que tu entends n'est pas  
ce que tu goûtes n'est pas

la nuit n'est pas la nuit

le jour est puits de ténèbres

Contempler le berceau d'étoiles  
Au fronton du théâtre les sept dieux musiciens  
Le premier chante à la flûte  
Il pensa : ma fille, guide du roi aveugle

chante à la flûte traversière

Voilà longtemps

que je ne l'ai entendue

Et sur la scène : la danseuse *katakala*

aux pieds charnus

Que le corps soit bien planté sur la terre !

Danse de Krishna

Que l'amour des astres

éclaire



l'amour de Rama et Sitâ !

L'Univers danse.

Musique du Seigneur.

Et si les cinq musiciens

nous enchantent

que le sixième reste en coulisse

Le poète a don du rythme, de la mesure

Les dieux lui donnent l'harmonie

La forme façonne le premier monde

Demain chacun

comprendra.

\*

Fidélité aux hommes

qui ont combattu à ses côtés

(l'hommage aux vaincus)

Que chacun aille avec son camp :

elle

avec les insoumis

lui, le soumis,

avec une femme de sa race.

Il rêva

parmi les cris et les chants

Peut-être l'ange

l'avait-il abandonné.

Les arbres, les hommes, les fleuves d'argent.

Paroles de celui qui n'est.

Puis des hardes :

ce que l'on croit

l'entrée dans la Ville

et ce que l'on en dit

et qui n'est que le retour aux hommes

La discontinuité « *ego scriptor* »

l'endettement perpétuel

qu'est une existence

et malgré le passage des migrants

pérennité des montagnes

Quand il partit

on dit : « ceci est la vraie poésie

qui est le récit ! »

Et réintroduire

peu à peu

avec tact les

régions du monde

Turning machines

Peut-être le début

de l'âge d'or

réellement

« Mène-moi sur le Chemin Mélancolique »

lui demanda-t-il

puisque le cœur ne peut être absent

de nulle part

Larmes amères ou chant sans retour

quitter Vaisali tant aimée

qui avait tant fait

souffrir

et les jardins des Années Antérieures

à l'abandon

et quoi qu'il advienne

de ce qui ne fut qu'une peine inachevée

l'hier

reste une vieille patrie inconsolable

« Et mon cœur n'est pas prêt

puisque'encore il souffre »

puisque parmi l'œuvre finissante

de la vie

le long soliloque du pauvre :

*l'incapacité du poète de cesser*

*d'aimer ses enfants*

Longtemps fallait-il

fallait-il cette œuvre

inachevée Et il l'appelle à son secours

parce que l'œil ne voit et l'oreille n'entend

le monde désaimé il le chante

Non parce qu'il aime tellement le monde

mais pour Lui

Lys jaunes et les meilleurs fruits

la flamme et l'encens

Ne pas mourir amer

*« Je t'ai donné le miel de la ruche*

*les fruits de mes arbres*

*Garde la ressource du temps son amitié*

*Alors écoute-moi*

*écoute l'abandon*

*comme tu écoutes la parole*

*mon poème se lit dans la poussière*

*du chemin*

*Veille sur ta tendresse comme je veille*

*sur ta vie*

*M'aimer est me servir*

*A chaque saison sa couleur  
à chaque poète son roseau mais le vent  
n'a qu'une voix »*

et

Noble ou vain

oublier le monstre

qui dévore

le monde

Appauvrissement de la mer

Ne le nomme pas

l'autre ennemi

et l'hydre a neuf têtes d'hommes

Aimer les lions lointains et calmes

puisque l'existence ne t'offre rien :

cette chance.

Il chante un chant obscur.

Et j'aime ce chant que personne

n'entend

Il cherche la lumière

au cœur des ténèbres

le ciel

au cœur de la terre

Il lui est dit : tu es le fils  
Il répond : je suis le chien confus.  
L'Histoire se renverse  
et les fleuves féconds  
sortent de leurs lits  
Amertume de l'être  
pleurer les prophéties infidèles  
l'homme sans qualités  
descend  
au plus profond des choses  
abandonnées  
patience de la montagne

L'or est moindre que le bien  
la gloire moindre que le bruit  
que savoir ?  
Personne ne s'échappe d'ici.

\*

Mais longtemps il s'était dit  
qu'il était vide et creux  
Il ne savait pas que la terre  
avait été semée  
Il avait perdu le souvenir  
de son entrée dans la nuit  
Quel jour avait commencé



sa souffrance  
Qu'un jour il puisse être délivré  
rêve ou cauchemar  
conte du pauvre  
fable du prisonnier  
Mais la terre avait été  
semée  
Un géant de pierre verte  
assis au milieu de la jungle  
annulaire sur annulaire  
moyeu non du monde  
il était venu à travers les mers  
le voyant  
il ne savait pas qu'un jour  
il s'en souviendrait  
Et ce jour est aujourd'hui  
même son enfant la plus chérie  
l'avait trahi  
Ce jour est aujourd'hui  
où la détresse  
du noir univers  
s'empare de l'être qui prie  
La ville est un désert  
La famille est un désert  
Il était le lieu qu'on avait semé  
quelque chose quelqu'un  
personne ne sait

quoi faire et avec qui  
aveugle il avançait  
antique prière roue sans répit  
écoute-moi ô Maître sans égal  
Et le silence lui-même était vaincu  
Et rien ne vaincrait ni sa croyance  
ni son chant  
qui est le germe du blé  
toute la fertilité  
des eaux souterraines et des terres non cultivées  
étoile perdue ciel noir  
il resterait le même  
jusqu'à la fin

Dans la pauvreté du monde glaner toute poésie

Roue

L'homme blessé par un enfant  
meurt plus sûrement  
que celui qui succombe devant son ennemi  
Celui qu'effleure un mensonge  
souffre plus sûrement  
qu'un corps sous la torture  
Il s'ensevelit dans le silence  
dans la honte d'être  
Il se laisse glisser au fond  
de la mer obscure

Il est celui qui se laisse déposséder  
par le nain le monstre et le cynique moqueur  
car il fut tout cela  
dans la longue chaîne de vie  
Il est celui qui se laisse emporter  
par le chagrin  
de découvrir la fuite de son enfant  
car même l'enfance  
peut être cruelle  
étant déjà la guerre  
le secret  
la contrition des âmes humaines  
dont s'empare la pitié

Il se laisse tuer sûrement  
par la vie

Il est l'acceptation du mensonge des cieux  
En quête de quoi  
il descend au nadir  
de la Loi

En vérité  
il est entré dans le Royaume Subtil

De très beaux chevaux marchaient sur la neige  
des femmes aux yeux clairs  
L'homme est celui qui se trompe  
en tout  
L'amour lutte contre l'amour  
et la nuit reste la nuit  
Contrition et pardon sont jumeaux  
sans espérance  
Les Cavales tirent le Chariot d'or  
vers le gouffre des mers  
Ni son mal ni son amour  
ne le sauve  
Il ne tend les bras  
que vers les visages qui se dérobent  
il ne recherche que l'inconnu  
et lui-même qui est trahi  
est celui qui porte la trahison  
dans sa propre cité

Le dieu le laisse se perdre  
Sa demeure est investie  
Un enfant surprend le serviteur du Maître  
Un astre noir sort par la porte  
L'homme est celui qui vit  
dans le mensonge  
Il se roule dans le lit d'un autre  
aucun mal n'est que désiré  
aucun bien n'est qu'octroyé  
D'où ce mot : non-vouloir  
et cette réalité : volonté

\*

Qu'il lance la première pierre  
afin de se tuer  
Il gît dans l'existence, mort  
avec un rictus amer  
Or je suis tous ceux-là  
de sorte que toute victime doit être jugée  
non ses bourreaux

et c'était ce qu'il avait voulu dire  
qui ne fut compris  
La honte de sa souffrance  
qui est l'archive de sa cruauté

Avoir créé ses propres bourreaux.

*« Le cœur est seul »*

Maintenant il savait qui  
étaient les Quatre Cavaliers :  
lui-même  
Quelle demeure ?  
Une soue.  
L'homme à face de porc  
est serviteur du Bouddha

De très beaux chevaux  
galopaient  
sourdement sous la neige  
Aucun bonheur  
ne peut-être  
acheté avec le moindre malheur  
Parce que le malheur pèse plus lourd que toute vie  
Pleure, mon âme  
et crèves-en  
Ne respire plus  
ne mange plus  
ne pense plus  
ne meurs plus  
Qui es-tu donc ?

Et c'était cela qu'il avait compris  
Que le peuple du bien  
n'a ni héros ni roi  
ni génie ni savant ni artiste  
ni même un arhant qui eût laissé un nom  
parce que tout est vanité et songe  
et que celui qui meurt voit  
une lumière noire

Etre l'ignorance mais la compassion  
la dépossession mais l'absence  
Ma pitié est plus vaste que toute amertume :

ouvrir les portes de bronze noir  
du non-être

Car la sagesse son langage  
fut entendu cent fois  
pauvres pauvres lépreux lépreux  
l'ordre du monde

Et l'élus qui attend la victoire n'est pas l'élus  
Ecoute  
Et celui qui souffre n'a rien trouvé  
de plus  
Des enfants collent le plus vaste poète de la terre  
La vérité vient des puces  
les chiens les mangent et les saints les gardent

Toutes ces choses furent entendues

cent fois

Et l'homme reste enlevé à son destin

Amasser les paroles

Autant de copeaux ô charpentier.

Et la tempête surgit de nulle part

comme le savant doucereux fait crisser ses semelles de crêpe

Où est la poutre maîtresse ?

Qu'on la voie !

Ceci est mon peuple qui n'a personne.

N'avoir rien construit

Est-ce donc le sommet de la vie, o bikkhu ?

Mais l'Histoire qui dormait

va soudain plus vite

que toute pensée

et l'oiseau bleu d'un trait

se fond dans le ciel bleu

Parlons bas

ils ne savent pas ce que je sais

« O mon moine, romps la règle

nous levons un âpre soleil ».

Amasser les mots

Puis il luttait contre la fuite

de l'esprit :



ici, maintenant, tout de suite.

Et connaître la mémoire labile

la hâte des choses

pour mourir une deuxième fois dans la même existence.

Malgré la vaillance du corps

connaître le déclin.

Vieillesse des apparences.

« J'ai entendu bien des choses

comme celle-là » maugréa-t-il

car la sagesse est comme la Rue-Sans-Joie

menant vers le Haut Pays

où la défaite accueille ses enfants

\*

Mais le Maître qui veille plus qu'aucun homme

sait

qu'il veille jusqu'à la pointe de la nuit.

Cet homme cachait sa folle espérance

\*

Contre la terrible fuite de l'esprit.

reconquérir pas à pas le Domaine Perdu

Cela se nomme

l'Effort Juste

L'heure n'est pas encore venue

de te dire ce qu'il faut dire

La poutre maîtresse n'est pas dressée

ni même les étais

Seulement, les fondations sont là :

l'arrachement

à soi

Terrible et merveilleuse

la naissance de l'enfant

tête déformée

pleurs

et ce filet de sang

sous la bouche douloureuse

et sur le ventre

ratatiné :

découverte du jour

qui est le monde

« Si je suis le maître de la vie  
je ne suis pas celui de la mort :  
tu es ton propre maître  
et ton propre héritier  
et la nuit même dont tu viens  
et la nuit où tu te débats  
et la nuit  
- si je ne viens –  
où tu vas.  
Vois :  
la marque de ta propre main  
sur ton front  
Je t’offre le Dharma, la Mer Inconcevable  
et tu m’as cru,  
toi le Dépossessionné.  
Et ton œil est celui de l’aigle  
mais en ton cœur  
les pleurs, comme des roses noires :  
l’inéluctable imperfection  
la douleur sans cause apparente  
l’amère douleur du vivre.  
  
Je t’offre la Mer Inconcevable  
  
Et je t’ai reconnu parmi les Dix Mille  
l’affreuse retraite des hommes vaincus  
Jamais on ne vainc l’Histoire

le monde n'est que la métaphore d'un homme.

Je t'ouvrirai les portes de cristal

Elles tourneront sur les gonds de cuivre jaune

Soleil

Les divinités s'inclineront

Souviens-toi, souviens-toi du *Voyage à l'Ouest*

L'homme est Bouddha

En toi est la grandeur défaite que n'ont

les dieux

Soleil

et tu fais ce rêve sans ombre

qui te terrifie et t'emporte dans l'espérance

Tu t'éloignes mais reviens

portant ce faix d'ailes mortes

Et tu reviens

Soleil

car tu as la foi

Pleure, ô mon amour, ô ma joie

Pleure, afin que le monde soit en paix

Et tu seras en paix

avec toi-même

Pleurer d'amour est ton savoir

L' Aimé, on ne l'a vu.

A peine, une nuit, sa voix mélodieuse.

Tu es la femme, tu es l'homme

tu es tes propres enfants

l'immortel arbre qui m'abrite

Tu as pleuré la souffrance de Bouddha

Le Bouddha pleure ta souffrance

Un jour je te dirai

tu protégeas les mers, les glaces

tu protégeras

l'arbre de vie

un jour je te dirai

Et ton écrit sera l'éclair

Et le monde retentira de ta voix

Et ton poème apparaîtra pour ce qu'il est :

le Chant du Seigneur

et la peine de l'homme »

Mon enfant est beau

qui me fait offrande

Ses yeux sont ceux de l'aigle

son visage celui d'un roi

Et lorsqu'il se retourne vers le monde

celui-ci s'écrie : « quel est votre triomphe ! »

Il descendit dans le labyrinthe de l'ignorance

Monde inlassable :

de plus vastes choses à venir,

un arbre croissait dans la mer

portant fleurs jaunes et fruits verts

hautes ramures

l'ombre était limpide sur l'eau calme

Il dit :

« je suis l'homme sans mémoire »

De vastes choses à venir

Le temps pressait. Certainement  
il avait déjà brûlé  
les deux tiers  
de sa vie  
Absence de toute œuvre  
et l'existence : souffrance pour souffrance  
troc stérile  
« Mais si je vais sans le souffle de l'Inspirateur  
je serai la balle  
dans le vent des déserts »

Le temps, pressait-il vraiment ?

Parce que la promesse  
est pour la vieillesse  
Celui qui sous sa tente dressée  
dans l'étendue des terres mortes  
s'écrie : « je suis trop vieux,

O Bouddha »  
celui-là se voit donner l'enfant  
*De même que la terre est jeune*

*A l'aube même  
de vastes choses à venir*

\*

Il n'osait plus approcher une femme  
se laissant le souvenir d'un bonheur  
puis d'une détresse

« Je me sens mal » dit-elle « Je le sais »  
souffla-t-il dans le noir et lui seul  
savait la vengeance de la souffrance  
savait d'où venait cette plainte qui était  
la sienne multipliée par le savoir du destin  
Et l'amoncellement des mots ne pouvait  
rien dire de cet inachèvement du bonheur  
rien dire non plus de la résignation.  
Non la contrition mais l'acceptation

et c'était autant l'imperfection des mots  
que celle de l'être  
comme c'était la perfection de la tristesse  
autant que celle de la dépossession

Désormais il serait l'homme non seulement  
sans mémoire et sans connaissance et sans avenir  
mais sans désir sans joie et sans vie  
roulant des paroles incohérentes  
et n'ayant d'autre sens que la cécité  
la peine infinie et sans douleur  
du chaos

Ainsi ai-je défini l'homme zéro  
Il est l'homme de tous les jours  
que chacun voit comme l'homme de tous les jours  
Et personne ne voit qu'il est l'homme creux



portant le vide de tous les hommes  
non leur angoisse par laquelle ils se donnent valeur  
mais ce qu'ils sont

en réalité  
cendre de l'éternité  
Et je le dis tel en sa vérité  
afin que chacun sache qu'il  
glorifie l'Omniscient

le Bouddha

Mais ce monde est un désert

La maison est où tu vas

non où tu vis.

Le désordre du sentiment

aucun dieu ne pourra t'en guérir

Deviens celui qui parle

dont la conscience est emportée

par la sagesse de Bouddha

\*

Il y a toujours un bruit de tambour dans la ville

en pleine nuit

Un homme se lève à n'importe quelle heure

parce que c'est la parole du Tathâgata (il le pense)

La recueillir

comme la rosée dans le désert

La loque humaine n'est remontée à la vie

que dans la douleur  
Personne ne marche dans les traces de pas  
d'un autre  
aucun mot n'est le même  
chaque souffrance est un continent  
sans maître  
Il reste inconnu de celui qui souffre  
Il est acquis à celui qui fait souffrir  
Personne ne saura ce qu'est  
le sommeil  
J'ai habité l'œil d'un oiseau  
Et j'ai ignoré l'existence de ses ailes  
L'eau gît au sein de la terre  
au-dessus du feu  
Logos est né du feu  
En amont la preuve  
en aval le vrai  
l'homme est un fleuve naïf et enfantin  
Deviens l'amour  
Le roi meurt mais le songe  
demeure

Il n'y a qu'un seul poème

\*

Je te donnerai le soleil dont tu as besoin

Je te donnerai les pluies qui font ta joie  
parce que tu as foi en moi  
et tu as eu foi en moi à tout moment  
dans la victoire et dans la défaite  
dans le moment où les hommes t'ont rejeté  
et dans le moment où ils se sont rassemblés  
derrière toi  
Et tu as cru la fausse prophétie  
disant à toi et aux passants de la nuit :  
« Il n'a pas menti, il a mené son peuple  
à la vérité et ainsi était son dessein »  
Et ainsi tu as traversé les flammes  
Et toi le vaincu tu es sorti victorieux de l'épreuve  
de la foi  
Et tu as dit : « je suis dans la paume de Bouddha »  
Et tu as dit : « je ne faiblirai pas dans ma foi ».  
Et tu as dit : « j'ai battu ma chienne fidèle, par injustice  
pourquoi le Seigneur ne me conduirait-il pas  
au cœur de la souffrance  
par bonté ? »

Ce que dit le Bouddha qui paraît non-vrai  
est la vérité  
La réalité étant fausse et ton esprit  
la voie du biais étant la droite  
l'Enseignement ayant mille voies  
Et tu as su discerner dans la forêt obscure

l'arbre du vrai qui n'est pas le plus grand  
et le sentier du vrai qui n'est pas le plus lumineux  
et l'oiseau chanteur qui n'est pas le plus beau

Depuis le commencement tu as été payé  
d'une vie infructueuse  
car celui qui sert ne réalise pas  
Il est sans maison, sans famille, sans titre  
son travail est sans gloire, sans fin  
Tu as été payé  
de larmes sans valeur, de voyages sans retour  
et tu n'as pas encore vu ta vieillesse  
Ta solitude est sans limite  
ta vie sans talent  
ta douleur sans honneur  
et tes ennemis t'ont laissé pour mort sur le chemin  
et tes enfants t'ont oublié  
et ton chant t'a quitté  
et ta vie a moins de sens que celle des incroyants  
et ton refus de l'amertume n'est qu'un mensonge  
Depuis le commencement  
l'ignorance est ton salaire et la souffrance ta seule issue

Pars si tu veux  
Tu ne trouveras ni d'autre refuge ni d'autre maître  
Tous les pays te seront étrangers  
tous les poèmes te paraîtront fades

et il est trop tard pour recommencer l'amour  
Ta vanité sera ton masque  
Tu es le sans-abri  
et ton nom cache-le  
puisque tu as été humilié par le garde de nuit  
et ta tristesse n'est que la demi-mesure  
et ta douleur n'est que de la fausse monnaie  
et la mer qui s'ouvre devant toi  
roule ses poissons morts et ses Noirs décapités  
et demain n'est que la reproduction de l'aujourd'hui  
et l'aujourd'hui est le dimanche vide des âmes vides  
et le monde passe à côté de toi  
dans un fracas de pluies  
Vivant ou mort, quelle différence ?  
comme rien et moins  
comme rien et plus  
le pauvre ou le riche  
l'amour ou la haine

Depuis le commencement  
tu as été payé  
de terre froide, de branchages morts,  
d'épaves de naufrages  
lavées à l'eau pure des criques  
Tu as été payé de ce que refuse le savant  
et de ce qu'aime le peuple  
la crédulité dans ma bonté

la prière  
et certains jours la tendresse  
qu'échangent maître et serviteur  
et certains jours le désespoir  
d'attendre  
et dans ta solitude le contentement  
d'un univers intime et familier  
qu'apporte la présence de l'être aimé  
et tous les dévas étaient autour de toi  
souriants  
les écrivains morts et les poètes du passé  
les dévas

Le Bouddha est l'Eternel

Qui est venu

J'ai dit : gloire.

L'achèvement de toute chose  
est en toute chose-étant  
Au matin du premier jour  
s'accomplissent les choses  
une à une et dans l'ordre  
Telle est la figuration du créé  
Et l'homme du début  
est l'homme du contentement

L'homme du contentement est  
celui qui met en ordre les choses  
Il est celui qui connaît leur vertu  
il range ses vêtements d'hiver  
avant d'entrer dans la ville  
Des sept jours qui lui reviennent  
le premier est celui du bonheur



Ce jour-là, nommant les choses  
il les accomplit dans sa manière d'homme

Ainsi dit-il : « Gloire au Maître, l'Omniscient »  
avant de revenir aux hommes  
Et les flocons des neiges d'avril  
qui déclinent devant sa fenêtre  
et le droit trait bleu de l'encens  
qui bénit son lieu solitaire  
disent l'accomplissement  
non la brièveté

L'homme est bref sur son aire  
Et l'oiseau par deux fois  
traverse le champ de sa vue  
Mais les arbres renaissants sont immobiles  
et lui-même, là-bas,  
a planté un arbre prometteur  
C'était, dans le désordre des hommes,  
la voix de l'homme tranquille

*Il a pris refuge  
dans le Bouddha*

Il n'y a pas d'homme juste  
qui ne dise en sa perplexité  
« oh Seigneur, je suis dans ta paume »  
Alors l'impur sera comme les choses impures

de la mer, filtrées et digérées  
par le précieux plancton qui nourrit  
Tout ce qui est à commencer ou à recommencer  
est déjà accompli  
L'homme juste, le vent peut  
l'avoir jeté à terre, dans l'ortie, dans la vase  
Mais il est le juste  
Chaque chose ayant sa place  
selon l'ordre qui a été dit  
et la Loi

« La gloire est en moi par les choses minimales »  
Ainsi parle-t-il au vent et à l'espace  
sachant l'invisible, la réalité,  
sachant la promesse du soleil  
qui ne se lève ni ne se couche  
mais éclaire sa maison d'homme né  
Et la joie est le contentement  
de l'ordre des choses.

Il n'est pas celui qui n'a fait que des choses justes  
prononcé que des paroles justes  
écrit que des phrases justes  
Lourd par ignorance  
enfantin par candeur  
malheureux par amour  
de la pureté

celui qui parle ne sait pas parler  
« Laissez-moi  
je suis bègue » mais le Maître  
l'a choisi  
« Laissez-moi  
je suis faible » mais le Bouddha  
choisit la mule pour le porter  
et trois guerriers pour le protéger  
Et dans la forêt  
les bêtes sauvages s'en viennent à lui  
pour l'écouter  
soumises  
Dans le désert  
la source s'en vient à lui  
soumise  
Et la tempête s'apaise  
sur les flots parmi les îles  
Et les mots courent à lui  
comme les bosquets vers la nymphe cherchant  
son amour  
Et le malheur  
entre dans sa maison  
  
Je n'ai pas vu âme plus désespérée  
ni âme plus amoureuse  
  
et je n'ai pas vu montagne

plus pacifique  
ni tigre plus patient  
Et j'ai accueilli la faute  
de même que le bienfait du monde

Car le monde est l'Enseignement  
dont le maître est lui-même  
Et lorsqu'il m'abandonne  
il me donne à moi-même  
et l'homme est son propre fils  
et mon salaire  
est ce dénuement pour tout savoir

Paraissent les fauves  
nés de mes ténèbres  
ils sont mes désirs ardents  
qu'apprivoisent le chagrin, la plainte  
de n'être pas dans l'être

et le désert est celui de ma vie  
et la tempête celle de ma douleur  
et les mots ceux de mon enfance vaincue

ô mon amour

Aucun déva, aucun dieu.

*Pourquoi m'as-tu  
abandonné ?*

Jamais le Bouddha n'abandonne

aucun homme

« Sa Doctrine

Silence du monde, vol des oiseaux,

l'erreur comme un ami

me protège de l'ambition

me protège d'être roi et d'être saint

et j'ai veillé des morts

comme tout homme

sentant la fatigue monter

dans mon corps

et j'ai partagé ma nuit

avec les gueux

et j'ai mal mangé, mal bu

bouche amère pendant que l'arbre perd ses feuilles

Et je me suis plaint

parmi les cèdres et les figuiers

parce que l'erreur se trouve au cœur

du monde

Et j'ai béni le malheur dans ma maison

parce qu'il est l'âme du monde

et j'ai laissé la victoire aux victorieux

la puissance aux puissants

Et j'ai embrassé la terre

par vingt fois

étendu face sur le sol

pleurant pour le bonheur des enfants

et j'ai demandé la vérité  
et j'ai béni le refus de vérité  
parce qu'il est le suc de l'être

le destin du cœur

qui est seul :

humain, libre, parfait,

si libre qu'il aime qui l'abandonne

et le restitue à sa pauvreté natale

Les fauves sont venus à moi

paisibles, inconsolés,

et le monde est un pauvre

à qui j'ai donné abri

et j'ai dit que je n'étais que cela

cette chose prise dans les rets

Et je suis venu à toi

m'envolant de moi-même

te portant

un enfant

qui a revécu

« Or le pauvre ne peut être l'égal  
du moine »

me dit-il

« Le paon à gorge bleue ne peut  
se joindre au vol puissant du cygne  
à ceux qui, là-bas, traversent  
le ciel »

Je m'étais approché de la Montagne Jaune  
pensant à Li Pai, à Tou Fou, j'interrogeai

le ciel

L'automne s'avanceit

Nulle fleur

Puis j'ai rendu ma fortune

Argent, bonheur, amour

et le savoir

eau pure reposant dans le fond d'unealebasse

noire

Noter dans le souvenir

que réveille l'œil des songes :  
zapateado, guitares  
c'était l'autre jour  
la jeunesse du prince  
tournesols ivres, soleils d'Espagne

Parce que dans la houle  
se sont retirés les vaisseaux noirs

« et sourire vaguement... »

Avoir perdu jusqu'au savoir nécessaire  
à l'ordre des choses  
Puis rendre ce que l'on n'a plus.

\*

J'ai l'âme noire comme le malheur du monde  
Où pouvons-nous aller  
lorsque nous sommes seuls ?  
Le secret des femmes est tel  
nous grandissons avec cette tristesse  
le tonnerre des désirs, les couteaux du ciel  
Où étais-tu ?  
Et l'âme noire mange les étoiles  
elle mange la lumière  
dans l'espace noir de l'univers  
Maintenant je peux voir sa face



cruelle  
que dévore la bouche  
Un grand jour !

Hôpital du monde  
relâche à l'opéra

non-sens de toute cause

A nous-mêmes qui ne savons pas chanter  
chaque chose est en elle-même

*« Je t'ai découvert, bâtisseur de la maison  
tu ne dois plus la rebâtir  
tes poutres sont brisées, le toit de la maison est détruit  
L'esprit est délivré  
je suis arrivé à l'extinction du désir »  
dit Çakyamuni*

Il n'y a rien derrière les choses  
La souffrance est la poutre maîtresse de la maison  
vide est le penser  
constructeur  
de l'univers

\*

C'est une musique tranquille  
jouée par une guitare  
chantée par une voix

En réalité l'être-au-monde

ne l'a jamais quitté

Gana lo que ganas

lo que ganas te gana

Sans prière, sans plainte,

accepte le réconfort des hommes

Et un jour sans compliment

reste un roi sans lien

Accepte le figuier

et le feu sans preuve

roi sans royaume

perd un songe

Je t'ai laissé aller nu pied

mais tu es vêtu de lin

Le jour se couche mais l'homme

médite jusqu'au cœur de la nuit

Ainsi travaille-t-il

Mourir sur l'inaltérable parole

la parole sans preuve

Page unique

Ne tue pas le gardien

et lutte pour savoir

De qui vient la flèche

tu le sais

Mais lutte encore pour savoir

le passé obscur

non par vengeance mais par quiétude

L'homme est celui qui sait

non celui qui dort

Et la Ville inquiète

un jour découvre

qui la livre à l'amour

avec l'oubli des choses

la mémoire du roi sage

Sois heureux

ta larme nie ton mal

Et moi qui l'ai dit

tu m'as cru

entièrement

Songes, névé, néant,

qui m'a dit que la terre est sans un seul homme ?

Il est là

qui me prouve

Roi

sans la présence du Roi

ton maître

Que les mots se déforment

sous la torsion des vents

reconnais ce que tu suis

ténèbres, brouillard, qu'importe.

Au plus haut.

Par temps de pluie

sors

et recueille la Loi

Ces luttes

sont la guerre du moi

Les rois l'ont menée à bien

Les monstres

l'ont rapportée sur terre

Equité du temps

Comme un vol de garouda

il paie la vie du prix de l'éclair

Futilité et rapidité d'un songe

n'avons-nous donc vécu que pour cela ?

Ne crains rien

Marche dans ton existence

avec la certitude et l'incertitude du chasseur

Partir, travailler (chercher) :

façon de passer le temps.

Ne crains ni la magie ni la mort

ni l'infidélité ni la négation

Ils sont peu

ceux qui ouvrent la page vide

de leur existence

De la masse informe de ta vie

j'ai recueilli

la pureté du moine illettré

Et je l'ai comptée.

Qui a entendu l'homme sans qualités

se réclamer de moi

cette nuit-là

devant le repris de justice ?

Nous l'avons converti

Le fracas des trains passait au-dessus de nous

sur un pont de fer qui traverse la ville

Mais lorsque Nord et Sud

mangeront à la même table

l'on bénira le pauvre

par qui est venu le pain

La dette est affreuse

L'intolérable accumulation

et ton refus d'acheter aucun bonheur

par le malheur

Mais pour l'heure

protéger les glaces et la désolation

afin de léguer

une terre moins blessée

un coeur moins avide

Des oiseaux libres

venaient jusqu'à moi

Il a changé l'homme

que le temps a porté

Il a changé

m'ayant écouté

Si tu cherches un coeur moins avide

octobre s'enfuit entre les saules

lune et automne

le chant du rossignol et le chant du coucou

les rois feignent de dormir

la mer est d'argent

Ces splendeurs passées

ils les voyaient

ou plutôt

les sentaient

comme le frôlement de quelque phasme

ou le bref bourdonnement d'un insecte

par nuit d'automne

transparente, ailée

\*

Ils avaient été portés comme par la grâce

ce jour-là

au surlendemain de la résurrection

Et il avait ordonné

au cœur même de sa nuit intérieure :

« pluie, arrête-toi »

et la pluie cessa

De telle sorte qu'ils allèrent seulement par temps froid

et gris

faire le tour des tombes

de ses morts qu'il n'avait jamais abandonnés

dans ce cimetière

qu'ouvrait une voûte de hauts cèdres noirs

Et il était joyeux

de se trouver là

avec ses enfants

tout comme en ce jour où il porta en terre

les cendres de son père

enfin retrouvées

Puis tandis que l'aube se levait

et qu'il entendait le premier trille

le premier moteur

il demanda à son maître

protégez-moi

ne m'abandonnez pas

à l'ignorance

Si l'homme ne dort de grand matin

ce n'est pas que le sommeil

l'a quitté

Si l'homme se trouve



en repos et le cœur apaisé  
veillant sur les premiers bruits  
du monde  
c'est qu'une main l'a tiré  
des songes et de l'hiver

\*

Pourquoi me baisser?  
Mais je me suis baissé  
Je suis entré dans une demeure  
sans meuble  
dans un livre sans littérature  
Le silence bourdonnait dans mes oreilles  
Seul je le suis  
comme la lumière  
comme la nuit  
Je lui apprendrai  
ce qu'un homme peut  
apporter au Bouddha  
la non-lutte  
la non-matière  
l'infini de la plus médiocre souffrance  
  
Rites et paroles  
Gongs et tympanons  
clowns peints nous sommes

en représentation

Entrez entrez m'sieurs dames

la séance est commencée

Et tournent les chevaux

Et se balancent les poupées

Projecteurs !

Le monde de la lumière

et le monde de la musique

Jouez tambours ! Jouez clairons !

Tournent les grotesques

en représentation

Le cirque Amor et ses animaux tristes

ses clowns sans métier

ses trapézistes sales

Entre les travées circule le tueur sans visage

L'alliance et le message perdus

La relique et la trace

qui furent recueillies dans un voyage audacieux

perdus!

Fallait-il être si indignes

si malpropres en nous-mêmes

les clowns?

Fallait-il que la croûte de farine et de fard

fût si épaisse sur nos visages d'écorchés

et si affreuse en fin de compte  
pour qu'éclate dans le secret de nos coeurs  
cette horreur de l'impropriété ?  
Le cirque Amor ses artistes pauvres  
et les serviteurs grotesques  
cachant leur honte les stigmates  
de l'indignité

ô Bouddha

Rites et paroles  
gong et tam tam  
pleurent les masques affreux  
farine et fard ruisselants  
miroir  
l'atroce décor

des artistes pauvres

Ainsi l'Egaré  
offre ce bouquet de fleurs peintes  
des fleurs de papier  
des fleurs

Nous voici revenus  
dans la solitude de la maison d'angle  
face à face  
moi dans ma désolation  
toi dans ton silence

Nous étions partis  
honorer l'austère bonheur  
visiter la Mère  
- qui est la sagesse  
                                  mais aussi la vieillesse des hommes -  
accompagnés de nos enfants  
qui étaient de notre vie  
le sens

( c'est une félicité  
                                  que d'avoir des enfants  
  fidèles et bons)

La conscience fut heureuse :

absence d'ambitions  
Et d'autres serviteurs parurent  
Ils étaient ce qu'ils étaient  
un peu ridicules et gras  
parlant trop et parlant mal  
Mais où la nature  
est-elle parfaite ? Où  
donne-t-elle l'image  
du Mont Méru ?  
L'été, t'en souviens-tu, avait disparu  
derrière les collines

L'amitié de la terre...

Puis les hommes viendront

La route est sur la neige  
Le cœur est sur la table  
Les autres sont sur la photo  
Les rideaux sont sur la fenêtre  
Le noir est sur le lin  
La cigarette est sur le cendrier  
Le prix est sur l'étiquette  
Le nord est sur ta nuque  
La tasse est sur la table  
Les ongles sont sur la main  
Les arbres sont sur ses souvenirs  
La fumée est sur mes yeux  
Le fruit est sur l'autel

L'image est sur une toile

Le livre est sur le livre

L'oiseau est sur le balcon

La lessive est sur le pré

Mais peu à peu

l'acte de parole

le pénètre

ainsi qu'un patient travail de formation

Le repentir n'est plus possible

La page est l'air

éphémère

Le discours s'envole

il n'est qu'un bruit

Mais l'oiseau qui traverse

la fenêtre

reste fixé dans l'éternité

de l'œil

Et ainsi

après avoir recherché la visibilité

de la douleur

recensé les données de l'histoire

de la conscience

délimité la mer

par des hauts-fonds découvrants

qui jamais n'émergent

puis les choses

qui restent posées dans le réel du rêve

approcher la vérité de l'homme

que ne font pas

les choses

trouver l'absent

par son absence

La recherche du réel

est encore incomplète

Que s'est-il vraiment

passé ?

Ce qui a été commencé n'est pas encore terminé

En ce moment il dort sous la neige

La buée est plus puissante que des murailles

La buée est ce dont nous sommes faits

«Les choses qui nous apparaissent

ne sont rien

de vrai »

La soumission du soi-disant réel aux Six Souverains

Ainsi l'absence de vrai

dans ces choses du monde

*et c'est de ces choses que le désir s'élève*

*en elles qu'il réside*

*et te font rouler d'une existence à l'autre*

Pourquoi pleures-tu, Elapâttra?

Le salut m'était promis

si je démasquais le Sixième Souverain, ô Tathâgata

Mais j'ignore qui il est

Il est l'esprit, Elapâttra

Aucun dhamma n'a de substance

Alors éclata la joie d'Elapâttra

« Gratitude au Seigneur le Bouddha

Maintenant je sais comment entrer

dans la voie de la délivrance »

\*

Mais j'avancerai aidé par tous les morts

La lumière est inscrite dans les livres

La parole est révélation

Le livre est l'acte de la patience humaine

Et j'ai ardemment attendu le Tathâgata

luttant pour la recherche de la vérité

Chemins de traverse

le dominé utilise sa misère

le prisonnier se sert de sa servitude

pour se libérer



S'orienter vers ce qui est  
Et faire surgir le bien unique  
des vertus particulières  
comme des souffrances particulières  
Faire surgir la vérité universelle  
de l'erreur particulière

#### L'Effort Juste

L'approximation est une manière de la vérité

La trahison et la cruauté  
ne conduisent pas à la justice

Et clamant la limite, l'établissant  
en tant que cause même de la tragédie  
j'établis l'existence

de l'immortel

Mais le monde pourra-t-il

lire

avec impassibilité ?

Garder la qualité neuve

Moi le Bouddha mon œuvre

ouvre l'art à la volonté naïve

de raison

« Etre dépossédé de tout bien  
pour être dans le bien »

Et si j'ai résolu les contraires

je n'ai pas dit : le faux n'est pas

je n'ai pas dit : la cruauté n'est pas  
je n'ai pas dit : le mensonge n'est pas  
et ainsi celui qui est malheureux  
et me sert je le nommerai  
Et celui qui est malheureux  
et me nie je le nommerai  
Le Bouddha ne met pas les terres désertiques  
en compte de la vallée

L'Obscur sur toi veille  
« De ce qui jamais ne se couche  
comment quelqu'un pourrait-il se cacher ? »  
Ne te glisse pas entre les fentes des rochers  
ô toi la Mince  
ne porte ni masque ni fard  
car toutes choses adviennent  
Et puisque sans relâche  
tu as demandé la vérité  
je te l'ai donnée  
et tu n'as pas reculé devant le malheur  
La quête t'a meurtri  
non détruit  
Tu as lutté la nuit durant  
hanche cassée  
ou bonheur refusé  
quel est l'accord ?

Sur la crête même de la souffrance  
j'ai loué le Maître, le Bouddha  
j'ai donné mon royaume  
qui n'a nulle loi nulle terre nulle foi  
J'ai quitté le bonheur  
marchant dans le désert

« L'effroi m'a quitté ! »  
Mais je suis encore comme la citerne vide

O pluies pressantes  
le monde sauvera-t-il son eau ?  
Pourrons-nous préserver la pureté  
des glaces ?  
laisser les solitudes en tant que telles  
renoncer aux Possessions ?

L'étoile du néant est dans ma maison  
Le constant mourir  
la nature le nourrit mais revit  
l'homme le nourrit mais passe

Laisser les solitudes : elles sont le bien  
l'héritage commun  
« Et moi laissant mon serviteur combattre à mains nues  
ma parole rabaissée par le temps »

Il allait de ville morte en ville morte

Un jour il s'aperçut que ses enfants  
avait mis son portrait à la cave

Il ne dit rien

Il continua de célébrer les anniversaires

Il n'avait pas besoin de haussiaires

Ils voient ou entendent le Bouddha

Le serviteur ne le voit ni ne l'entend

Il voit la nuit s'avancer

il entend le chant du coq et l'horloge

Le jour de la naissance de l'Eveillé

il est le seul à le connaître

Mes yeux ne distinguent plus rien

Puis on s'en alla

le sommeil est plus puissant que la foi

Les années se ressemblent

L'Histoire est comme une meute triste

Et il lui demanda : pourquoi es-tu venu ?

La poésie a aimé des rois

non le Bouddha

Dis-moi un mot parle-moi  
calme ma misère

J'ai désapprouvé la mort  
D'où l'acceptation  
de la dépossession  
J'ai approuvé le cercle  
d'où la résignation  
à l'ignorance

En chemin se perdent les compagnons  
Non que le vent soit mortel ou puissant  
J'ai observé la brièveté du feu  
la disparition des plus beaux chevaux  
de l'attelage

Aux jeunes filles j'ai demandé  
« arriverons-nous ? »  
En moi-même je murmurai  
« je suis fatigué »  
Mais les dieux l'avaient entendu  
Et les mondes retentirent  
de ma détresse intime

Je remonterai jusqu'aux sources de l'énigme

Quel qu'en soit le prix ai-je  
réclamé ?

Et depuis le début du nouveau voyage  
j'ai dit moi qui fus glorieux  
je serai le vaincu

et j'ai revendiqué la mort  
puisqu'elle s'était installée  
Et j'ai ri de la promesse d'être roi  
puisque j'étais déjà roi  
de la vallée des larmes

Dans ma cour mal éclairée  
miséreux en sommeil

Obscurément ils s'agitent  
Des rêves les poursuivent dans ce dernier refuge

J'ai donné dix ans de ma vie  
pour la guérison d'un jeune homme

J'ai perdu mon glaive  
trahi par mon propre serviteur

Je suis revenu impassible

L'être est enchaîné  
par le destin

Infirmes j'ai résolu  
d'être l'infirme

Rejoindre l'enchaîné

Ceci est le fleuve

Il submergera le monde  
Il est sans commencement vraiment  
Il est sans fin en vérité  
Je suis le milieu  
qui n'interrompt ni ne continue  
Quel est le choix  
si le sens n'est pas maîtrisé ?

L'égaré parle à son maître  
non au monde qui roule  
à son rythme

Deviens qui tu es  
reste qui tu es

L'homme naît de lui-même  
Mais toute connaissance est révélée

La vie fut vécue sous les portiques  
Mais les portiques ne sont pas aux limites de la Ville

Tu franchiras sur la mer éblouissante  
la limite des hommes et des dieux  
Lourd de la cause commune  
ton vaisseau aux huit voiles  
divisera l'écume et les eaux  
Le soleil sera là et l'azur du monde

t'accompagnera ombre libre  
de la connaissance  
Devenu de la couleur des morts  
    ayant su tirer des peines particulières  
    la peine de l'univers  
        de la lecture du dit  
        le sens du non-dit  
            tu seras le pauvre  
            que le Bouddha a comblé

Servant moins qu'un moine  
pour renoncer au départ  
    servant plus qu'un moine  
    l'esprit du temps tu l'as capté  
        et mon regard n'a pas laissé le siècle  
  de côté

Peut-être s'il le veut  
pliera-t-il ses dieux criards  
gésine et accouchement  
re-naissance dans la même existence  
la grande eau du verseau

La veille de la pluie  
l'homme sort dans la nuit  
il dispose ses citernes vides



Le ciel est un couvercle de damné  
Ah ! cette vie grotesque et sans talent !  
Sourire au nain et mendier la fortune  
le clown pleure dans sa loge  
puis paraître comme un paon  
Allez ! les espèces de la terre  
sont les plus fortes  
Composer le théâtre  
sans pouvoir dire  
la vérité

Qui sait notre laideur d'écorchés ?

Vivre est pasticher quelqu'un à moins  
qu'un mime

ne soit notre maître

Imitation d'un personnage

dont personne

ne connaît l'histoire.

L'instinct mécanique des animaux

il rugit au cœur de la montagne

J'en atteste devant les dieux

j'ai mendié un emploi en tirant les sonnettes

mais je ne fus pas serf

de l'argent

J'ai mendié le bonheur

sur les seins des femmes

mais surnaturellement chaste

L'impuissance que procure la santé

par les médicaments

Et cette sainteté publique

que permettent

« les remèdes »

Allez ! nous

nous sommes copieusement haïs

Allons tenter le quarté gagnant

désespérés

du merveilleux Quatre Quatuors

de l'Opossum

Il y avait cette sagesse bâclée...

Elle attendait au coin de la rue

devant le drugstore

moins bruyante que l'Armée du Salut

et aussi hagarde qu'une clocharde

( Il n'y pas de seigneurs, il n'y a que des malheureux )

...Qui sait

notre fatigue de routards !...

Et je guettais la sonnerie du téléphone

comme un misérable :

mes enfants.

Elles sont ailées comme des mouettes dans l'azur

( La gaîté

est le secret de toute jeunesse pensive )

S'ébrouer ! S'ébrouer

dans l'éternité de sa solitude

Le bureau, le bran,

manière de passer le temps :

remèdes !

A l'est d'Eden

je construisis une cabane de roseaux

Avidement

je lus l'histoire de ce peuple d'errants

Déserts sans eau

la nuit des puits est le dernier refuge

si frais, si calme

Mais pourrir avec l'herbe sans lumière ?

Homos

Blacks, rastas

camés

pédégés héroïnomanes

la haute décoration du siècle

nous l'avons connue

De même que nous avons croisé le taulard

vécu avec l'inceste,

et, fauchés comme les blés,

oubliés des week ends à la campagne

nous nous sommes étendus sur un banc public :

on dira ce qu'on voudra les meilleurs, dans la vérité,

sont les clodos

Ils respectent l'Antiquité

Et pourtant : pleurer

au souvenir de nos morts.

Il n'y a pas de seigneurs, il n'y a que des malheureux...

Allez ! L'éveil n'est pas pour aujourd'hui !

En pleurs est l'homme sans sa famille  
En pleurs il est de vivre sans ses enfants  
sans amis et sans pitié

sans patrie et sans connaissance  
sans un être plausible  
qui lui donne la paix

sans réponse avec des livres  
d'innombrables livres tirant la conscience humaine  
à hue et à dia

sans métier dans la Ville et sans talent  
sans savoir où poser le fardeau  
de son être

sans même le désert  
où combattre où risquer où perdre  
où gagner

dans ce désert infini de l'absence  
le désert du réel boiteux qui ne peut être nié

Mutisme le mutisme de l'univers

*...in the silence after the viaticum*

Qu'il aille ce chant polluer le vent  
avec tant d'autres poussières  
tant d'autres peines pollens du désagrément

Car l'existence est non agréée  
l'être illégitime est l'enfant perdu  
l'enfant sans maître ni chien ni singe  
L'existence est un silence

Il est dans le vrai celui qui tient la terre  
pour un champ de fleurs et de miel  
un royaume où rebâtir le lieu et l'origine

Et il doit être compris celui qui se désole  
parce que son coeur est une solitude  
où mer, rivage, plaine et ciel présentent le même visage

Mais ici, puisque la couleur des morts n'apporte  
ni la réponse ni la consolation  
ni le pardon ni les chevaux, considérer ses revers

Les hommes sans illustration  
peuvent renaître rois s'ils ont le désir de vivre  
Ceux qui obéissent à la loi de la divinité sont bénis

Mais la rivière est sans retour  
l'amour perdu, l'absence du foyer,  
pleure, ô ma nuit, puisque lointaine est la mort

Le poids de l'être est plus lourd que celui de la terre  
Il réunit le montagne et la dague  
Le roi a mordu les cendres blondes du rêve

Il est rivé à ses remèdes  
L'esprit porte la maladie du corps  
Il est une maison hantée où se disputent les fantômes

Et soudain dans le monde s'élève une grande œuvre  
où s'effondre l'empire du mal  
Celui-là est entré par la porte que personne n'a vu

J'ai offert un livre à celui qui a été défait  
Il vit maintenant sur de vertes prairies  
et il est apaisé

Au plus strident de ma souffrance  
je n'ai pas appelé la vengeance

J'ai confié mon bourreau à la même paume

Et j'ai confié le pauvre à la même paume

et le malade de la vie

comme le dépouillé, l'injurié, le fou

et la mauvaise œuvre

et l'impuissance d'être plus qu'on est

et la disgrâce et la solitude et l'anonymat

Le même possède le non-possédant et le puissant

(nos rois malheureux

apprennent leurs psaumes)

Ainsi ai-je entendu la voix

J'ai dit mon mal

J'ai renié le bonheur



Se préparant pour la tour Martello  
et la mer fielleuse  
Façon comme une autre  
peut-être plus honorable  
qu'un rêve, qu'un plaisir  
de nourrir le temps et Pound

qu'emporta l'ouragan des magnétismes  
l'homme approximatif  
qui souffre et résiste  
Comme un cep de vigne  
est le saint

\*

Il implore à genoux le Guérisseur  
pour son enfant  
car la maladie guette l'innocence  
L'instinct de l'homme est :

« que s'écartent le danger et le malheur »  
sachant pourtant que le destin est la somme du passé d'avant la mort

la naissance étant la mort

Ulysse cherchait la vérité

Ithaque reste l'ignorance

l'obscur et magnifique vérité

un bouffon qui blasphème

un jeune homme au cœur déchiré et distant

deux spectateurs

qui sont les juges :

mer bilieuse sous le ciel gris

tour

que mord le temps

« Garde l'innocence

hors de la maladie ! »

Vers lui, Avalokitesvara le Guérisseur.

De la liberté naît

le nouveau destin

Que savoir

qui ne soit déjà

connu ?

Taire nos baisers

dire nos blessures

Soif

L'humiliation est autant que la mort

Mais j'ai attendu sur la rocaille  
et mes genoux se sont usés  
mes lèvres se sont comme les vallées de sel  
asséchées

Et la ruine m'a trouvé

\*

« Le Nord m'a trouvé dans l'innocence »

Savoir où l'on a perdu la vie, son bien.

La mémoire est le don fugitif

des hommes heureux

« Rentrez à la maison

beaucoup de choses vous attendent »

Et c'était vrai que S est entré dans l'éternité

en marchant

dans la forêt mouvante de ses pensées

sur cette plage où mourait la mer ingrate :

un seul homme fils d'Ulysse

un seul Bouddha dans la plaine solaire

« J'irai sur la trace de ses pas »

\*

Sans relâche sur les pistes du monde

sexe, mensonges et vidéo

compter et recompter ces neuf dernière années

d'immobilisation  
capitale de la douleur !  
le voyage dans le continent de l'impuissance  
orchestration de la connaissance  
l'immobilité  
est méditation sur soi  
dévoilement de la trahison  
Aucune magie aucun mensonge ne résiste  
à l'arrivée du dieu  
dit l'homme acceptant sa mort  
« Sacrifie un coq  
Hippias  
pour le Guérisseur »

\*

Dans la musique chaotique de sa vie  
trouver le sens et l'harmonie  
Dans la masse informe  
chercher la coda  
« Je ne me relèverai  
que lorsque la vérité sera venue »  
dit Çakyamuni  
au pied de l'arbre de la Bodhi  
D'où cette ténacité de montagne et de mer  
la patience du temps  
travaillant à sa propre  
extinction

D'où ce peuple de chanteurs, de musiciens,  
de philosophes – l'esprit

l'esprit, l'esprit libre -  
celui des Egarés  
courant nus  
et partant hors du monde.

ou se jetant des remparts

désespérés

D'où la machinerie des consignations  
les siècles claudiquent

sous ses paupières d'or  
et le malheur d'un homme

portant le malheur de son temps

Les machines tournent

sous les yeux de la foule.

« *Sexe, magie et vidéo* »

dit le montreur de marionnettes

\*

La rivière Nairanjarâ montrait ses os

La nuit tombait

L'ombre d'un grand arbre s'étendait sur toutes rives

Un sadhu aussi beau que Dürer

et son disciple debout à sa droite

nous firent accueil

Puis nous passâmes  
pour d'autres messages  
dans l'assèchement de la terre  
frayant leur chemin parmi l'irrémissible chagrin  
Peut-être moi  
l'homme sans talent  
ou quelque autre homme à terre  
comme moi  
l'offrande de son chagrin et de son malheur  
et l'éloge  
de celui qui est abandonné  
qu'il n'a pas abandonné  
de telle sorte que son ennemi  
soit vaincu  
« Vois  
Les malheureux sont  
les plus grands donateurs  
La nécessité de tout part sur l'être  
mais libre est l'être dans l'être »

\*

- N'aurai je donc pas de répit, ò Bouddha ?

- Ta vie sera encore de peine et de labeur

Tu ne seras ni l'Elu ni le Préféré

ni l'Exempt ni le Délivré

Tu plongeras dans l'oubli et ne disposeras

ni de l'omniscience ni l'invulnérabilité  
ni même de l'excellence qu'ont les méchants  
Tu iras dans les ténèbres portant le soleil  
au milieu de toi-même  
Et tu n'auras rien ni de ce monde ni de l'autre  
et tu ne seras que l'ange de l'amour malheureux  
Tu ne seras que le bouddha de la défaite et de la déréliction  
Le grand élan vers le ciel, sans envol, sans gloire, sans destin  
Tu seras mon acceptant et l'acceptant de toute chose  
celui que j'ai vu embrasser la terre en pleurant  
et celui que j'ai entendu ne rien demander  
que la vérité, la cruauté de la vérité, la splendeur de la vérité  
celui dont j'ai moqué la crédulité  
qui est resté intangible dans sa foi  
celui que j'ai trompé le menant à l'humiliation  
parce qu'il a clamé « ceci est la parole du Maître

l'Eveillé, le Tathâgata »

le monde lui répondant « tu t'es trompé »  
Mais celui-là pour lui-même a dit « cela  
est la vérité, est le chemin de la vérité »  
me louant alors que sèches étaient devenues ses lèvres  
ses viscères ses artères sa vie

me louant sans relâche au plus profond de la nuit

ô Veilleur

je n'ai pas oublié ton regard levé vers moi

Je suis le Bouddha l'Eternel  
Je t'ai laissé à terre  
parce que je le sais tu es celui qui accepte  
celui qui ne m'a rien demandé pour lui  
Et je t'ai serré contre moi  
avec l'enfant mort  
que tu m'as porté  
et tes parents que tu m'as portés  
et tes enfants que tu m'as portés  
et la douleur du monde que tu m'as portée  
et j'ai ouvert ma porte au chien fidèle  
et j'ai dit à la Nature « regarde l'homme »  
et j'ai consolé la Nature  
et j'ai donné aux méchants la possibilité du retour

et je t'ai laissé à terre  
Je suis le Bouddha l'Incréé  
et tu as refusé d'être parfait  
et tu as pleuré à l'insu de chacun  
ô témoin dont je suis le Témoin  
Et tu as pleuré pour l'issue de chacun  
te revêtant de la maladresse de chacun  
afin que les passants te perçoivent  
  
comme l'anonyme passager du monde  
  
afin qu'il n'ait pas peur de ma parole



que ce monde sans loi découvre la Loi  
que les chefs sachent qu'ils ne le sont pas  
que les bourreaux voient la frontière de leurs pouvoirs

Toi le sans gloire et le sans connaissance  
le défait et le vaincu  
tu l'as revendiqué  
Tel est le serviteur de ma gloire  
tel est le serviteur du Parfait  
du Victorieux  
de l'Omniscient

Je te redonnerai ta maison perdue  
et l'immuable bien  
et l'espérance  
et la force du Chant Ailé

- O Seigneur Bouddha

je suis fatigué  
au-delà des limites de la terre  
en deçà de la pesanteur de l'esprit  
Je suis fatigué  
j'ai failli  
Te louer n'a occupé que la moitié de mes jours  
j'ai succombé à leur platitude  
à leur capacité de mentir  
à leur force terrestre et à leur alliance

avec le destin

- Je t'ai placé hors du destin

toi qui le regardes

comme la pluie

les nuages

le ciel lui-même

- Ainsi est accompli votre Enseignement

Ô Maître

Voici le poème hors des règles

le Nouveau Poème

celui qui sera et n'est pas

\*

Ainsi a-t-il

balayé avec des plumes de paon

le chemin du Futur

Ô Maitreya

Et j'accomplirai la prophétie

le dernier sur cette terre déjà menacée

car toute chose naît et meurt

Le monde à partir d'une brindille

le feu

le Dernier.

Souvenir d'horizons l'autre lumière l'autre blancheur  
la joie de l'autre nature  
et l'attente, et le cri inouï  
tempêtes, sérénité  
l'astre repose au milieu de l'être

« Nul qui vient à moi  
n'aura perdu »  
L'espace et le trois  
la bienveillance humaine  
renais de ton chagrin  
l'éveil, l'ouvrage du plus grand  
par l'homme enserré de toute part

Mais vois par mon image  
miroir et diamant  
connaissance des cieux  
je n'ai pas délaissé la douleur d'ici

Tu as plaidé  
face contre terre et bras en croix  
ou dans le bain de la purification  
pleurant pour l'ennemi  
sachant qu'ils sont ce que tu es  
victime et bourreau ce même espace

Si tu vas dans la pureté  
tous iront dans la pureté  
Retourne en ta maison  
partage le pain le fruit  
Redonne à la terre sa propre espérance

Et tu n'as rien demandé  
sauf la vérité  
et tu as demandé ma protection  
contre l'idée fausse  
contre la trahison de l'esprit

Le bien te sera restitué  
Retourne en ta maison  
le temps t'a donné le progrès

Ligne et cercle  
plan et sphère  
le même  
l'indicible espace le territoire inconnu

qui t'est attribué

*« Comment l'espérance  
se pourrait-elle sans l'Incréé ? »*  
dit-il, le Bouddha

Et il poursuit :

Et moi je t'ai donné  
Le Diamant Précieux  
Chacun (tu l'as demandé)

chacun est le désigné dans la ville  
pour rejeter ce qui nie  
Rester loin des choses  
attendre  
La maîtrise du temps est maître de toutes choses  
L'homme qui court  
lui échappent la fin et le commencement  
lui échappent le présent infini  
la mémoire de sa douleur

Ainsi s'ouvrent les battants de bronze  
tournant sur leurs gonds de cuivre

Matière

hic et nunc

La connaissance est révélée

Préparer l'esprit et le monde

Le serviteur n'est pas le Parfait  
il est le guerrier blessé  
terrible lokhala (le gardien)  
ou paisible bikkhu (le moine)  
ou l'homme anonyme dans la ville  
soumis au mépris  
lui-même bégayant  
trébuchant  
sans gloire  
sans qualités  
sans aucun signe  
autre que ce plaisir furtif pour le monde  
mais pour lui plus puissant que l'Histoire  
ramier et canard à la fenêtre  
perroquet austral dans le champ fertile des yeux  
perruche verte au sommet de la tour  
où prie la Mère – la Sagesse -  
la Mère qui est au cœur du commencement  
du re-commencement  
et de l'égalité qui est au cœur de Bouddha

Et l'avantage est dans le jeu de la mort et de la vie  
Et je ne t'ai donné aucune arme  
et je t'ai laissé sous le pied de l'ennemi  
et tu as inventé ta défense dans l'obscur

la cherchant à tâtons  
et tu as tiré  
la connaissance  
des ténèbres puissantes  
et du vent qui souffle sur les salines  
et de la mer des pérégrins  
et des sables du désert  
et de dessous la route des humains

Ainsi es-tu devenu qui tu es

Equité du temps  
Ne dis plus le temps est douleur  
la mort non pas la seule  
ouvre l'autre voyage  
qui peut être nouvel exil  
ou retour

A travers l'approximation de l'être  
efforce-toi

même en ton sommeil  
le plus litigieux  
Et ainsi se mesure la différence  
la différence étant l'avantage  
de ceux qui ont perdu  
et l'unité étant l'avantage

de ceux qui ont perdu  
L'eau est celle des pluies

l'outil est la parole que porte  
le souffle inconstant de la terre  
Tu as vaincu la magie  
par la souffrance  
la souffrance étant l'arme des vaincus  
Tu t'es souvenu  
de la parabole de la vallée  
suis l'Obscur

Je t'ai dit consomme les restes que te laisse  
qui te hait  
Et tu les a pris pour ta vie  
et mange les excréments de tes ennemis  
Et tu l'as fait  
acceptant qu'ils s'assoient sur ta tête  
Je t'ai dit marie-toi avec moins qu'une putain  
celle qui fut l'esclave du sexe du monstre  
Et tu l'as fait  
vivant avec celle qui te vidait de ton sang  
Je t'ai dit à toi qui as parole rude  
et juste en couleur et en vérité  
soumets-toi à des puissants  
au verbe décoloré et à l'âme sournoise  
Et tu l'as fait



souffrant en secret et me louant

Et je t'ai mené

toi l'homme inglorieux et respectable

dans le désert

je t'ai laissé nu non pas trois mais neuf ans

mendiant ton pain aux goguenards

Et je t'ai alors dit quitte ta maison tes enfants tous ceux que tu aimes

arrache-toi ta chair

et va encore plus loin au-delà des hauts plateaux

et tu es parti

encore plus dépouillé qu'un homme nu

dans l'atrocité et la solitude

afin d'écouter ma voix des choses affreuses

Harcelé par les démons

humilié devant les puissants

délaissé des hommes

oublié de tes enfants

oublié même par ma parole devenue silence

de sorte que tu fus l'ignorant au cœur de l'abandon

enfin dans le dégoût de l'existence

criant sans écho et pleurant dans la sécheresse

Et tu devins fontaine dans le désert

voix dans l'insu

ordre dans le désordre

et ce chien que bat son maître  
et qui toujours à lui revient en gémissant

Et ce fut ainsi que tu perdis l'effroi  
devant la mort  
et l'effroi devant l'injustice, devant l'absurde

Car je te le dis  
le monde se repaît non de nourriture  
mais d'immondices  
il se prostitue par cupidité et soi-disant amour  
il est l'esclave des dévoreurs  
il épouse ce qui incessamment le tue  
il renie la vérité pour la médiocrité  
il respecte la puissance des puissants  
et admire la haute destinée  
sans oser considérer le mensonge et le meurtre  
qui la fondent  
il se soumet à la parole pateline, douceuse  
non à celle qui sermonne  
Il adore ce qu'il appelle la vie  
qui est sans couleur et sans vérité  
Il se complaît dans l'odeur des aisselles  
caresse sa chair et craint  
autant que l'apparence de la mort l'apparence de la solitude  
  
et il va nu et délabré

se croyant vêtu nourri

savant

A toi tu t'es arraché

Ta nudité n'est pas la nudité

ton dénuement n'est pas le dénuement

ta solitude n'est pas solitude

le désert n'est pas le désert

Enfin tu m'as donné ce que tu n'avais pas

Voici la page où tu n'as pas de droit

Et telle est la magnificence du désert

et j'ai voulu que tu vives

et ton appel ne sera pas entendu

Aucune particularité ne qualifie le serviteur

Moins d'art que les artistes

moins de talent que les nains

moins de science que les médiocres

le non-destin est le lot

Le Refuge de mon peuple est non-lieu

Les princes arias n'ont pas vaincu

Ils se sont dispersés

submergés par la mer des nombres

Maintenant mon peuple est dans tous les peuples  
submergés par la mer des cupidités

Et toi qui es comme la fleur de la plante succulente  
tu fleuris dans l'aridité  
Les *Ils* dans leur bonheur  
meurent dans l'avidité

Et tu iras au lieu de l'aigle  
de même que tu as été dans les pas  
de celui qui en un jour fit le voyage  
dans la Ville  
Tous les lieux tous les tombeaux  
et le Pic du Vautour d'où j'ai parlé  
devant dix mille Bouddhas  
tous les lieux tu les as parcourus  
de même que tous les poèmes

Ceux qui ne t'ont pas accueilli  
t'attendent

Et tu as protégé ces terres lointaines  
demeures des vents glacés  
et tu es l'amour de l'Amour  
comme je me détourne de l'amour

car l'amour courant  
est aussi pauvre que les poèmes des ignorants  
L'amour de l'Amour qui le connaît ?...  
Après souffrant je sais  
où  
est ton bonheur qui n'est pas le bonheur  
me parler  
folie folie...

Refais *le Poème continu*  
bâti la pagode et creuse le fleuve  
attends la pluie et construis le temps  
l'autre le même toi et je

L'écoute de la voix humaine  
lutte la nuit entière  
je te nommerai le blessé et le mort  
l'acceptant le lumineux  
tu es ma maison qui m'attend  
l'insu la férocité de la morsure  
l'agrément de la nécessité  
Nous savons tout ce que tu as perdu  
et nous les Bouddhas

nous restaurerons le vivant  
L'homme est la fontaine du désert

A la jonction des déserts  
en Ouest trouver l'Est  
à l'angle dans la ville  
unir  
être et non-être  
se demander où est la joie  
où est la joie quand cette douleur  
et cette séparation  
des enfants...

#### Le Chant de la Séparation

Chanter dans l'insu  
Ni les ombres ni les animaux ne sont là  
Ni le vent ni l'obscur consolation du grillon  
Nul n'écoute et nul ne parle  
Et telle est la foi de l'homme  
qu'il invente le Seigneur  
proche et souriant  
penché sur son enfant en pleurs

Et telle est la foi de l'homme  
que sa main qui parcourt l'espace du soir  
celui du monde  
porte message et porte merci  
ô mon amour  
en toute la Bouddhité

L'arbre sous lequel peine ton labeur  
est l'arbre sous lequel je veille  
Rien n'est trop tard ici  
où tout arrive

La joie habite inaperçue le cœur de la douleur

et en toute existence  
où puiser le martèlement du temps  
qui soudain  
disparaît

Sur son moyeu de bronze  
se met à tourner la Roue de la Loi  
Elle se meut sur le monde

S'accomplisse ton vœu

ô Serviteur

Derrière le mur lire le passé

Lutter à mains nues

L'Obscur parle à l'obscur

Il a dit je veux

habiter la profonde

obscurité

Il dit je bâtirai pour toi

une demeure sans murs

magnifique et ombreuse

illimitée et lumineuse

Elle se dressera dans le désordre

du siècle construit avec

son écume et son bruit

*hung mu* du Sechouan

*teck* des mers pacifiques

ils seront la charpente de l'esprit

Semés par la Bouddha

les arbres sont le bien



J'ai dit à mes charpentiers  
levez haut les poutres, le faitage  
Mais restez à hauteur  
d'homme, sans dépasser  
les neiges de la montagne

J'ai attendu  
deux quarts de siècles  
J'ai suivi sans hâte le  
lourd Chariot traîné par des bœufs  
Le silence nous environnait dans  
le royaume des plaines  
Le désert cruel a dépassé  
quarante ans

Le destin est un parcours de pierres

Celui qui a souffert seul  
gravissant le serpent de granit du mont Tai  
sait le coût de l'eau  
la détresse de l'infini

Mais le théâtre des Sung dit  
« patience  
Le songe d'un karma n'est que  
le songe d'une nuit »

Tous les livres forment comme plage d'Irlande  
le passeport du passager des rêves

Celui qui bâtit  
imite le Maître  
L'homme qui travaille est déchiré

La nécessité est le roc qui brise  
les membres de Bouddha

Lorsque passe un vol de migrateurs  
sur la porcelaine d'une boîte  
peut-être le bonheur le bref  
contentement des choses  
elles pouvant former l'indice  
de la Voie

celle-ci étant l'obscurité

Mais sans relâche il attend  
de la masse du monde la particule  
d'anti-monde  
J'ai dit l'ordre concis  
avec la langue du bègue et l'esprit du gueux  
Il y eut un roi : qu'il fût roi !  
Mais il y a tant de pauvres

les mal vêtus les mal nourris  
mais le peuple du désert  
celui des forêts hostiles  
celui des villes sans pluie :  
qu'ils soient le peuple !  
La terre gronde et les mers souffrent  
lentement mourant  
Toute pureté est envahie

Que les princes en guenilles se retrouvent

Jadis les Aryas...

L'ordre du vent et le sens de l'Histoire

L'ambiguïté du temps  
la langue bègue le corps infidèle  
croire s'éteindre survivre  
non le bonheur mais le chant  
tout le temps est offert  
quelqu'un quelque chose  
le lac et l'épervier

Ô l'abandon !

L'étrange Absente  
forcer l'œuvre de l'être

...mais le chant des devas

Mais un homme est plus las que la terre  
plus las que ses fleuves exténués  
Laisse-le se reposer dans tel limon  
Que sa famille renonce  
à payer la pierre rectangulaire les fleurs sans âme  
Tous livres compulsés sans espérance de savoir  
tous savoirs confondus dans les ténèbres de la jungle  
La foule l'indécision de l'Histoire l'odeur  
de sueur des fosses de bal  
et l'amertume inscrite sur les murs d'acier

La roue de la lune

4 juin 1989 – 16 juin 1990

## GLOSSAIRE<sup>1</sup>

*Anitya* : impermanence.

*Arhat* : saint bouddhique.

*Ârya* : signifie proprement « noble » et désigne le peuple indo-européen qui arriva en Inde vers 1500-1000 A.C. Les *Âryas* conquièrent le Nord de l'Inde et, notamment par le *Veda*, jouèrent un rôle fondamental dans la constitution de la culture et des traditions indiennes.

*Asoka* : empereur de l'Inde, converti au bouddhisme. Il régna de 273 à 232 avant Jésus-Christ.

*Avalokitesvara* : bodhisattva de la Compassion. Il n'a pas souhaité atteindre le *nirvana* et devenir un *buddha*, afin de rester présent auprès des hommes et leur apporter aide et secours.

*Baghâvat* : Bienheureux. L'un des multiples épithètes du Bouddha.

*Bikkhu* : moine.

*Bodhi* (de *budh* : s'éveiller) : Eveil. La *bodhi* permet au Bouddha historique de découvrir l'enchaînement des causes et des effets (*karma*) et l'affranchit du même coup du *samsara* ( la « transmigration »).

*Bodh Gaya* : lieu de l'Illumination du Bouddha (Bihar). lieu le plus sacré du bouddhisme. Au XIIème siècle il fut gravement endommagé par des envahisseurs musulmans.

*Bodhistsattva* : « Etre en éveil ». Désigne ceux qui sont sur le chemin de la perfection, en passe de devenir *buddha*, mais non encore parvenus à l'Eveil (cf. *bodhi*).

*Bouddha (Buddha)* : « Eveillé », qui a pris conscience de l'état véritable des choses par l'éveil, la *bodhi*.

*Cakra* : la « Roue », symbole de la Loi bouddhique. Le Bouddha mit en mouvement la Roue de la Loi (*Dharmacakra*) en prononçant son premier Sermon à Sarnath, non loin de Benares.

*Çakyamuni* : voir *Sâkyamuni*

---

<sup>1</sup> Extrait de *Présence du Bouddhisme*, sous la direction de René de Berval, France-Asie, tome XVI, février-juin 1959, Saïgon

*Deva* : dieu (litt. « celui qui brille »), en aucune façon créateur, ni omniscient, ni omnipotent : plus simplement , un habitant des mondes célestes.

*Dharma* : 1°) la seule ultime Réalité...2°) Ordre des choses, d'où par ext. la Loi ou Doctrine bouddhique...3°) perceptions...etc.

*Dhyâna* : la méditation.

*Duhkha* : douleur, souffrance, misère.

*Eram mayâ srutam ekasmin samaye* : « C'est ainsi que j'ai entendu en une circonstance », profession de foi traditionnelle par laquelle débute tous les sûtras et fournit la preuve de son authenticité.

*Gautama* : l'un des noms donnés au Bouddha historique, par déférence.

*Hînayâna* : Le Petit Véhicule. Terme péjoratif employé par les anciennes écoles du *Mahâyâna*, remplacé par *Theravada*, «la Doctrine des Anciens» basée sur les Ecritures pâli.

*Kalpa* : révolution cosmique.

*Karma* (de *kr* : « faire ») : acte. Dans le bouddhisme, il s'agit de l'acte psychique , bon ou mauvais, dont l'accomplissement dans la vie présente entraîne rétribution ou sanction dans une prochaine existence. C'est aussi la relation de cause à effet qui produit les renaissances successives (*samsâra*).

*Karunâ* : la compassion, la bonté.

*Lokhapâla* : les quatre rois gardiens du monde et de la religion bouddhique dans le monde. *Lokhala* : gardien de la religion bouddhique.

*Lumbini* : lieu de la naissance du Bouddha. Jardin situé près de la ville de Kapilavastu, aujourd'hui village de Rumindeï, dans le *terai* népalais jouxtant le nord de l'Inde actuelle.

*Maitreya* : le Bouddha du futur

*Mahâyâna* : Le Grand Véhicule.

*Mâra* : nom de l'esprit du Mal, de la Mort.

*Mâyâ* : mère du prince Siddhârta, le futur Bouddha..

*Nalanda* : université bouddhique fondée au V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., bâtie sur un site, dans le Bihar, sanctifié par les nombreux séjours qu'y fit le Bouddha. A son époque le centre d'enseignement le plus prestigieux d'Inde, elle prospéra jusqu'en 1199

après J.-C. date à laquelle elle fut saccagée et détruite par l'envahisseur turc Baktiar Khaliji.

*Nirvâna* : extinction du désir, état de vacuité suprême, but de la discipline bouddhique, délivrance du *karma* par annihilation de la dualité.

*Prajnâ* : l'intelligence, l'une des 6 vertus sans lesquelles un bodhitsava ne peut devenir un bouddha dans le *Mahâyâna*.

*Prajnâpâramitâ* : la Vertu d'Intelligence ou la très grande Sagesse qui n'est donnée qu'aux bodhisattva et aux bouddhas. Classe d'ouvrages canoniques.

*Rajghir* : lieu saint où séjourna le Bouddha pendant de longues périodes pour y méditer dans ses grottes, et prêcher la *Prajnâpâramita* au Pic du Vautour.

*Sâkyamuni* (*Çakyamuni*) : « Sage d'entre les Sâkya ». Surnom du Bouddha une fois qu'il se fut livré, au terme des six années qui suivirent le Grand Départ, à la plus terrible ascèse à laquelle se soient adonnés les grands *muni* (sages) indiens.

*Samsâra* : circuit de la vie et de la mort s'enchaînant sans fin l'une à l'autre par le jeu des renaissances successives (cf. *karma*). Egalement monde phénoménal, et donc illusoire, par opposition au *nirvâna*, monde réel.

*Sangha* : la « Communauté ». Avec le Bouddha et la Doctrine ( le *Dharma*), la *Sangha* complète les « Trois Joyaux » du bouddhisme, dont il est le troisième terme.

*Suddhodana* : père du Bouddha.

*Sûnyattâ* : l'état de vide, la vacuité.

*Sûtra* : Discours, sermons, dialogues du Bouddha ou, parfois, de ses disciples immédiats. Un des trois Livres qui constituent le canon bouddhique (cf. *Tripitaka*).

*Tathâgata* : « Celui-qui-est-arrivé-à-cela, qui a réalisé la nature des choses *telles qu'elles sont* ». L'un des épithètes du Bouddha.

*Uruvilva* : village près duquel le Bouddha prononça le « Sermon du Feu », proclamant la vanité des choses terrestres. La rivière d'Uruvilva, aujourd'hui à sec, se nomme Nairanjarâ.

*Vaisali* : ville du Bihar, que le Bouddha affectionnait et où il prêcha son dernier sermon.

## TABLE

	Page
1.....	3
2.....	8
3.....	13
4.....	15
5.....	26
6.....	32
7.....	38
8.....	41
9.....	49
10.....	55
11.....	67
12.....	75
13.....	79
14.....	84
15.....	90
16.....	94
17.....	98
18.....	104
19.....	111
20.....	114



21 .....	117
22 .....	124
23 .....	141
24 .....	145
25 .....	155
26 .....	168
GLOSSAIRE .....	173
TABLE .....	176